


# choisir

revue culturelle  
n° 626 – février 2012

Des écrivains  
croyants

A person is shown from the back, in silhouette, with their arms raised towards the top right. They are wearing a dark long-sleeved shirt and a watch on their left wrist. The background is a light-colored surface with embossed, raised letters and words, some of which are partially visible, such as 'nous', 'menio', 'par la', and 'er'. The overall lighting is soft and diffused, creating a contemplative atmosphere.



*« Vous voilà, mon Dieu ! Vous me cherchiez ?  
Que me voulez-vous ? Je n'ai rien à vous donner.  
Depuis notre dernière rencontre,  
je n'ai rien mis de côté pour Vous.*

*Rien... pas une bonne action.  
J'étais trop lasse.  
Rien... pas une bonne parole.  
J'étais trop triste.  
Rien que le dégoût de vivre, l'ennui, la stérilité...*

*- Donne !  
- Des troubles, des épouvantes, des doutes...  
- Donne !  
- Seigneur ! Voilà que, comme un chiffonnier,  
vous allez, ramassant des déchets, des immondices.  
Qu'en voulez-vous faire, Seigneur ?  
- Le Royaume des Cieux. »*

**Marie Noël**



# choisir

n° 626 - février 2012

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Albert Longchamp s.j.

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Jacqueline Huppi, assistante de rédaction  
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.  
Bruno Fuglistaller s.j.  
Joseph Hug s.j.  
Jean-Bernard Livio s.j.  
Luc Ruedin s.j.

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scesx 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Axelle Dos Ghali  
Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «**choisir**»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

€ : 66.- ; par avion : € 70.-

Prix au numéro : FS 9.-

**choisir** = ISSN 0009-4994

Internet : [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)

## Illustrations

Couverture : Pascal Deloche/GODONG

Eglise Notre-Dame d'Espérance (Paris),

façade du verrier Guillaume Saalburg

p. 7 : Philippe Lissac/GODONG

p. 10 : Cork

p. 26 : Blackmovie

p. 28 : Pyramide Distribution

p. 30 : The Estate of Diane Arbus

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Politique de l'autruche <i>par Etienne Perrot</i>	
<b>Actuel</b>	<b>4</b>
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
La procrastination sans prostration <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
<b>Société</b>	<b>9</b>
De seigneur à serviteur. Le journaliste <i>par Albert Longchamp</i>	
<b>Philosophie</b>	<b>13</b>
La fin de l'ordre sacrificiel. Une nouvelle apocalypse <i>par Pierre Martin Lamon</i>	
<b>Portrait</b>	<b>18</b>
La liberté de l'homme qui prie. Essais politiques de Bernanos <i>par Lars Klawonn</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>23</b>
Blackmovie. Des films inédits à Genève <i>par Patrick Bittar</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>27</b>
Vérité des choses, vérité des êtres <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
<b>Expositions</b>	<b>29</b>
Regards humanistes. Diane Arbus et Guo Fengyi <i>par Geneviève Nevejan</i>	
<b>Lettres</b>	<b>32</b>
Tranströmer. Un univers enchanté <i>par Yvan Mudry</i>	
<b>Lettres</b>	<b>34</b>
Les violents ravissent le ciel. Giovanni Papini <i>par Gérard Joulie</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>38</b>
Une sainte moderne <i>par Anne Deshusses-Raemy</i>	
<b>Chronique</b>	<b>44</b>
La question qui tue <i>par Gladys Théodoloz</i>	

# Politique de l'autruche

*L'éthique, c'est plus que la morale qui vise l'ordre social, c'est le discernement des situations originales, ce qui appelle des compromis. D'où la sentence : « Tous pourris ! » qui confond le député qui fait le coup de poing dans une boîte de nuit, et le conseiller fédéral qui laisse la porte ouverte à un délit d'initié sur les taux de change. Le second seul présente une dimension politique. Le citoyen distingue difficilement ces deux enjeux, et plus encore le député qui trahit l'intérêt général pour privilégier sa circonscription, voire ses électeurs, égratignant la démocratie sous couvert de la servir.*

*Dans la confusion générale, les médias jouent un rôle<sup>1</sup> lorsqu'ils n'épinglent que les sentiments d'indignation. Rappelons-nous le B.A-BA de la posture politicienne : la distinction entre, d'une part, la légitimité et, d'autre part, les objectifs. La légitimité est ce qui permet d'accéder au pouvoir ; elle se fonde sur un sentiment commun. Un politicien pris en flagrant délit de mensonge sera bientôt réélu pour peu qu'il se fasse reconnaître, par ailleurs, comme représentatif, surtout si le mensonge porte sur sa vie privée. La légitimité d'un homme politique n'a pas grand-chose à voir avec la morale familiale du candidat : les niveaux des responsabilités sont différents.*

*Le sens politique va de pair avec la triple question : les objectifs en faveur de qui ? les résultats sont attendus pour quand ? et qui en paiera le prix ? La réflexion de René Girard sur le sacrifice<sup>2</sup> le rappelle : le sacrifice est le point incontournable. Mon Auvergne natale a connu récemment une confusion de ce genre sous couvert d'intérêt général, avec l'autoroute Bordeaux-Combronde : trente kilomètres supplémentaires et deux viaducs... pour ne pas passer sur la commune de Chanonat ! L'intérêt « général » de Chanonat a sacrifié un intérêt plus général. Tout l'art de l'éthique en politique est celui du compromis entre des intérêts divergents, fussent-ils « généraux ». C'est*

*pourquoi la notion d'intérêt général ne peut pas couvrir tous les coûts politiques. En plein marasme économique et social, les sénateurs français se sont voté l'an passé une prime supplémentaire... « La démocratie a un coût », dirent-ils ! Comme quoi il est facile de couvrir des intérêts particuliers en mettant la raison de son côté !*

*La troisième clef politique est le repérage des risques, car la solidarité, fondement organique de la vie politique, naît des risques affrontés en commun. Plutôt que de l'égalité des chances, le citoyen responsable s'interroge sur l'égalité des risques. C'est pourquoi le sens politique dont a fait preuve Georges Bernanos<sup>3</sup> est bien résumé dans cette apostrophe aux Français : « Voilà cinq ans que vous refusez les risques, comme un mauvais payeur refuse les traites, et les risques refusés s'additionnent les uns les autres, grossis de leurs intérêts accumulés. Imbéciles ! Vous refusez vos risques et vous en viendrez à prendre, bon gré mal gré, les risques de tout le monde. Car il ne suffit pas de se désintéresser des événements pour leur échapper. Qui s'intéresse moins aux expériences d'un laboratoire qu'un cobaye de laboratoire ? Et qui peut se montrer moins exigeant ? Quelques brins de paille fraîche, une feuille de chou... Qu'importe ! La pauvre petite bête se désintéresse des expériences, mais c'est tout de même elle qui en crève. »<sup>4</sup>*

*« Du pain et des jeux », voilà à quoi se résumait, dit-on, la politique de la Rome décadente. Si la situation semble se répéter aujourd'hui, ce n'est pas simplement la faute des politiciens et des médias. « On a le curé qu'on mérite », disait ma grand-mère. Autant dire que les électeurs ont les politiciens qui leurs ressemblent.*

**Etienne Perrot s.j.**



- 1 • Voir dans ce numéro l'article d'**Albert Longchamp**, *De seigneur à serviteur*, pp. 9-12.
- 2 • Voir dans ce numéro l'article de **Pierre Martin Lamon**, *La fin de l'ordre sacrificiel*, pp. 13-17.
- 3 • Voir dans ce numéro l'article de **Lars Klawonn**, *La liberté de l'homme qui prie*, pp. 18-21.
- 4 • **Georges Bernanos**, 1948, *Français, si vous saviez*, Paris, Gallimard 1961, pp. 287-288.

■ Info

## Soins et spiritualités

Les éditions Lumen Vitae ont lancé une collection Soins & Spiritualités visant les professionnels de la santé et leur rapport aux spiritualités. Le comité scientifique de la collection est présidé par Cosette Odier, pasteur réformée au CHUV de Lausanne, et par le jésuite Eckhard Frick, psychiatre, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Munich.

Cette collection est une manière de s'ouvrir à des regards différents sur la réalité des soins, sur l'expérience de la maladie et de la santé. Ses responsables espèrent qu'un réseau pluridisciplinaire de personnes prêtes à cet exercice de réflexion se crée peu à peu.

Les trois premiers ouvrages de la collection sont prêts. Le premier, d'Eckhard Frick, *Se laisser guérir. Réflexion spirituelle et psychanalytique*, d'inspiration ignatienne et jungienne, montre que « la guérison ne relève pas seulement d'une activité thérapeutique, mais aussi d'un processus qui nous mène au-delà de ce que nous pouvons mesurer, maîtriser, savoir, mais dont nous pouvons rendre compte ». Le second, *Des religions à la spiritualité. Une appropriation biomédicale du religieux dans l'hôpital*, de Guy Jobin, aborde l'intérêt récent de la biomédecine pour la spiritualité. Le troisième, de Stéfanie Monod, gériatre au CHUV, décrit les risques et les bénéfices à attendre de la prise en compte de la dimension spirituelle des patients âgés en institution de soins. (com./réd.)

A lire sur  
www.choisir.ch

**Eckhard Frick**,  
« Malades et spiritualités, le rôle des soignants » (*choisir* n° 593, mai 2009, pp. 25-29)

■ Info

## Séoul, nouvelle ère ?

Le nouveau responsable nord-coréen Kim Jong-un a annoncé une amnistie à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de son père et de son grand-père. La Coalition internationale pour la fin des crimes contre l'humanité en Corée du Nord, composée de quelque 40 ONG, en a profité pour lui adresser une lettre ouverte, l'invitant à « abandonner le modèle d'abus en matière de droits humains mis en place depuis des décennies par le gouvernement de Pyongyang à l'encontre du peuple de Corée du Nord ».

Plus de 200 000 personnes, dont des enfants, sont détenus dans le pays pour des motifs politiques. Les ONG demandent à Kim Jong-un de faire respecter les droits reconnus par les traités internationaux signés par la Corée du Nord, concédant l'accès à des observateurs et en particulier à des représentants des Nations Unies et de la Croix Rouge. Selon les militants de la Coalition, « Kim Jong-un a la possibilité d'entrer dans l'histoire comme le responsable qui a rendu la liberté à la population. Il pourrait faire sortir son pays de l'isolement et assurer la paix et la sécurité à la péninsule coréenne. » (*fides/réd.*)

■ Info

## Somalie : désastres en chaîne

Plusieurs millions de personnes demeurent en condition d'insécurité alimentaire en Somalie. Deux causes principales sont évoquées : l'absence de pluies au cours des deux saisons précédentes et l'inadéquation de la réponse humanitaire dans le sud. Ce dernier facteur



découle de « la culture de l'attentisme », qui a retardé de six mois la mise en place de l'aide internationale, et de la politique des Shebab (insurgés islamistes), qui limitent l'accès à la zone. Fin novembre, les Shebab ont expulsé seize agences humanitaires et un certain nombre de bureaux ont été saccagés. Résultat : 400 000 à 600 000 personnes ne sont plus assistées par les organisations humanitaires. En outre, les combats entre les Shebab et les troupes kenyanes, intervenues officiellement dans le sud du pays pour mettre fin aux incursions de bandits somaliens sur leur propre territoire, se poursuivent.

La situation s'est encore dégradée cet hiver suite aux fortes pluies et aux inondations qui ont touché un certain nombre de régions du pays, provoquant la perte des récoltes. Les plus touchées se trouvent au sud, dans le bassin du fleuve Juba. La saison des pluies arrive à son terme, mais on s'attend à nouveau à des récoltes en-dessous de la moyenne. (*fidés/réd.*)

---

■ Info

## Hongrie : Constitution autoritaire

Les accents nationalistes de la nouvelle Constitution hongroise, entrée en vigueur le 1<sup>er</sup> janvier 2012, ont comme effet d'isoler le pays de la scène européenne. Voulu par le Premier ministre conservateur Viktor Orban, la nouvelle constitution voit l'appellation de *République de Hongrie* disparaître au profit de la seule *Hongrie*. Les nouvelles lois constitutionnelles sur la Banque centrale et le pouvoir judiciaire sont incompatibles avec le droit communautaire, a déclaré le 17 janvier, après examen, la Commission européenne. (*apic/réd.*)

---

■ Info

## Évangélisation anti-corruption

Le président du Honduras, Porfirio Lobo Sosa, veut enrayer la corruption qui frappe les forces de la police nationale en recourant à une puissance supérieure. Il a demandé à Mgr Rómulo Emiliani Sanchez, évêque auxiliaire de San Pedro Sula, d'évangéliser les policiers en leur inculquant les valeurs chrétiennes. (*apic/réd.*)

---

■ Info

## Insolvabilité pour les Etats

Les ONG suisses Alliance Sud, Action Place Financière Suisse et Pain pour le Prochain saluent l'acceptation par le Conseil des Etats du postulat Gutzwiller pour une procédure d'insolvabilité pour les Etats. En 2002, le Fonds monétaire international (FMI) avait déjà proposé un mécanisme de désendettement, soutenu par la Suisse, qui prévoyait une commission avec des arbitres ainsi que des négociations directes entre créanciers et débiteurs. Cette initiative avait échoué en particulier à cause du veto des Etats-Unis.

Les ONG suisses se réjouissent de la nouvelle proposition. Cependant elles critiquent le fait que le Conseil fédéral ne veuille considérer que les dettes sous forme d'emprunts d'Etats. A cause de cela, les pays pauvres seront exclus d'emblée. Le Conseil fédéral justifie ceci par le fait que ces pays ont déjà été touchés par les Initiatives internationales de désendettement (HIPC) et par l'Initiative multilatérale de désendettement (MDRI). Mais leurs problèmes ne sont pas pour autant résolus.

A lire sur  
[www.choisir.ch](http://www.choisir.ch)

**Attila Jakab,**  
 « Hongrie. Néolibéralisme et crise identitaire » (*choisir* n° 615, mars 2011, pp. 22-24)

En juin 2011, le Secrétaire général de l'ONU déclarait que parmi les 32 pays qui sont passés par les initiatives HIPC et MDRI, 8 présentaient un haut risque de surendettement.

Les ONG demandent donc au Conseil fédéral de développer une proposition pour une procédure équitable et indépendante qui inclue tous les créanciers et toutes les dettes (campagne *Désamorçez la crise de la dette*, [www.defusesthebtcrisis.org](http://www.defusesthebtcrisis.org)). (com./réd.)

---

■ Info

### Catholiques et luthériens

A l'occasion de la Semaine de prière pour l'unité des chrétiens, Benoît XVI a souhaité que catholiques et luthériens parviennent à « un accord profond » sur les questions éthiques, pour « aider la société et les hommes politiques à prendre des décisions justes et sages concernant d'importantes questions dans le domaine de la vie, de la famille et de la sexualité ».

« Les questions éthiques sont devenues l'un des points de divergence entre chrétiens, spécialement en ce qui concerne la compréhension même de la nature humaine et de sa dignité », a regretté le pape. (apic/réd)

---

■ Info

### Chrétiens dans le monde

Le Centre pour l'étude du christianisme dans le monde (CSGC, Massachusetts) a livré les résultats d'une vaste étude démographique, menée dans plus de 200 pays. Il en ressort que les chrétiens étaient en 2010 au nombre de 2,18 milliards, soit près du tiers des habitants de la planète. A l'instar de la po-

pulation mondiale, ce nombre a plus que triplé depuis 1910.

Parmi les chrétiens, près de 50 % sont catholiques, 37 % protestants, 12 % orthodoxes et 1,3 % appartiennent à des groupes tels que les Mormons ou les Témoins de Jéhovah. Les chrétiens pentecôtistes sont environ 279 millions et les chrétiens charismatiques quelque 305 millions.

Les chiffres de la CSGC montrent encore comment le centre du christianisme s'est déplacé. En 1910, près des deux tiers de la population chrétienne vivaient en Europe, contre seulement un quart aujourd'hui. Plus d'un tiers des chrétiens vivent par contre aux Amériques, un quart en Afrique subsaharienne et près d'un chrétien sur huit en Asie et dans le Pacifique. Les chrétiens de Chine, même s'ils ne représentent que 5 % de la population du pays (67 millions), correspondent tout de même à plus de 3 % des chrétiens du monde, ce qui les place devant l'Allemagne.

La progression la plus notable des chrétiens s'est produite en Afrique, leur nombre ayant été multiplié par 60 en un siècle, atteignant aujourd'hui quelque 516 millions. Le Nigeria compte désormais deux fois plus de protestants que l'Allemagne, qui vit naître la Réforme de Luther, alors que le berceau du christianisme au Moyen-Orient et en Afrique du Nord s'est vidé de ses chrétiens, la région ne comptant plus que 4 % de chrétiens. (apic/réd)



## ■ Info

## Criminalisation de la mendicité

La COTMEC (Commission tiers monde de l'Eglise catholique), alliée à d'autres organisations de solidarité, ecclésiales ou politiques, a lancé le 8 décembre passé une pétition contre l'interdiction de mendier, en vigueur depuis 2008 à Genève.

Cette démarche est appuyée par les Eglises catholique chrétienne, catholique romaine et protestante du canton. « Officiellement les mendiants sont accusés de troubler l'ordre public. Ne viennent-ils pas en vérité troubler notre ordre moral, notre sens esthétique qui veut que la misère soit cachée ? » ont demandé les Eglises, dans un appel intitulé *Entrons dans l'Avent avec le souci des plus démunis*.

L'article 11A de la loi pénale genevoise relatif à la mendicité vise principalement la population des Roms. Les pétitionnaires demandent au Grand Conseil son abolition, principalement pour des questions humanitaires : « Mendier n'est pas un choix, mais une question de survie. »

Dans son argumentaire théologique (cf. le bulletin de la COTMEC de novembre 2011), le pasteur Bernard Rordorf rappelle l'option préférentielle pour les pauvres de Jésus, l'explosion contemporaine des inégalités structurelles et de l'exclusion. « Comme pour d'innombrables exclus, le seul geste qui leur reste, non seulement pour survivre, mais pour faire société, c'est tendre la main. Ce geste ne saurait être un crime : il ne constitue pas une agression. A la différence du vol, il n'engendre aucune victime. (...) Ce n'est pas un crime que la loi réprime, c'est une condition

d'existence qu'elle sanctionne, et en ce sens elle ne constitue pas seulement une injustice, mais une iniquité. »

Les pétitionnaires soulignent en outre que l'interdiction de la mendicité ne résout pas la question (le phénomène n'a pas diminué à Genève depuis 2008) et entraîne de surcroît des coûts considérables en termes de personnel policier, de frais administratifs et judiciaires.

La Faculté de théologie de Genève prolonge le débat, en organisant le 2 mars prochain, en collaboration notamment avec la COTMEC, une journée de réflexion intitulée *Mendicité : l'amende ou la pitié*. (com/réd.)



# La procrastination sans prostration

*Pourquoi faire aujourd'hui ce que l'on pourrait tout aussi bien ne pas faire demain ? Pendant les fêtes, la télévision et les autres médias ont offert une rétrospective de l'année écoulée. Occasion pour moi de me souvenir que 2011 avait été celle de la forêt. Au cours d'une réunion avec des amis, nous dissertions de l'importance toute relative de ce genre d'événement : année mondiale, journée mondiale... Notre discussion a éveillé ma curiosité et j'ai consulté une liste de ces journées.*

*Animé d'un zèle ardent pour cette rubrique, je me suis penché sur cette liste... Journée mondiale du braille, le 4 janvier, journée mondiale sans téléphone mobile, le 6 février... Ce faisant, j'ai découvert une journée mondiale de derrière les fagots. Tenez-vous bien, c'est la journée mondiale de la procrastination<sup>1</sup> ! Elle sera « ma » journée et elle tombe le 25 mars.*

*Je ne sais pas si c'est une journée officielle - j'en doute - mais l'idée me plaît. Non pas que je n'aie pas l'occasion de procrastiner, je pense même avoir un talent certain pour la chose. Ce qui me plaît est qu'une telle reconnaissance amène un peu d'humour sur une habitude qui complique parfois sérieusement la vie des procrastinatrices et des procrastinateurs. Gagner un peu de distance par rapport à soi ne peut que faire du bien.*

*On voudrait tellement toujours bien faire, contrôler, réussir, or on ne dispose jamais du temps nécessaire pour y parvenir. On remet alors à plus tard, à demain, à deux jours, une semaine... Et cela finit souvent par aboutir de la même façon : on expédie l'affaire, on la bâcle parce qu'on a pris du retard. J'imagine bien que je décris là une situation qui vous est tout à fait inconnue, mais ne faites pas de votre cas une généralité ! Donc, cette journée de la procrastination est là pour nous rappeler que, malgré tous nos efforts, nous n'échappons pas toujours au phénomène. Et c'est probablement tant mieux.*

*Mais si s'offrir une journée par année pour sourire de soi n'est pas de trop, ce n'est peut-être pas suffisant. Ignace de Loyola propose dans les Exercices spirituels un « examen de conscience » quotidien, afin de relire les événements de la journée et y découvrir l'action de Dieu au cœur de nos vies. J'aime ajouter à cet exercice une touche d'esprit, en me demandant ce que j'ai essayé de remettre à Dieu en lui laissant le soin de faire mon travail, alors que c'était le mien... Je suis procrastinateur mais je me soigne par l'humour et par la grâce de Dieu.*

**Bruno Fuglistaller s.j.**

1 • Pour ceux qui ne le sauraient pas, la procrastination est la tendance à tout remettre au lendemain. (n.d.l.r.)

# De seigneur à serviteur

## Le journaliste

●●● **Albert Longchamp s.j.**, Carouge  
Directeur de « choisir »

« Le monde est entré dans l'ère de l'information. » Ce constat fracassant, digne des manchettes des plus minables journaux à sensation, ne date pas d'aujourd'hui. Auteur : Emile Zola. Date : fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

A cette époque dorée de la presse, *Le Petit Journal*, édité à Paris, pouvait se targuer d'atteindre le million d'exemplaires quotidiens. Coût d'achat à l'unité : 1 sou (5 centimes), un prix symbolique. Cette époque fut aussi celle des coups les plus fumants de l'histoire de la presse, dont le sommet est certainement le célèbre *J'accuse* d'Emile Zola, à la une de *L'Aurore* du 13 janvier 1898 : 300 000 exemplaires vendus en quelques heures. Le journal prenait parti pour Jaurès contre le président de la République française Félix Faure. Une ère journalistique bénie !

Les années sont passées. Nous lisons - sur Internet forcément - le 14 décembre dernier, ce titre tristounet : « *France-Soir*, c'est fini. » Le dernier numéro est paru, sans gloire. Cette décision s'est accompagnée de la suppression de 89 emplois sur 127, les heureux rescapés étant désignés à la tâche redoutable de construire un *France-Soir* 100 % web... Cette histoire vraie se multiplie et n'épargne personne. « Le monde est

entré dans l'ère du Web », affirme-t-on. Corollaire étonnant, le peu d'attention portée par l'opinion publique à la dévaluation fantastique des médias classiques.

Voici une petite vingtaine d'années, l'information mondiale, locale, culturelle, scientifique, sportive, nous parvenait encore à travers le filtre des médias « traditionnels », radio, TV, presse écrite. « T'as lu le journal ? » était une question quotidienne jadis, il y a deux siècles, il y a vingt ans, peut-être dix, à peine... Epoque révolue ! Peu de journalistes se doutèrent, au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, que le temps de dicter unilatéralement aux masses le choix des contenus de l'information était révolu, irrémédiablement.

Aujourd'hui, le journaliste, que ce soit à travers l'écrit, la photographie ou la caméra, n'est plus l'unique « historien du présent », une formule qui flattait la profession et lui fournissait des signatures souvent prestigieuses. Car les seigneurs de l'information validaient, relayaient, amplifiaient l'action humaine sous toutes ses formes. Ou, dans le cas contraire, taisaient, faussaient, anéantissaient la réalité. La presse était, au choix, la servante des pouvoirs publics, le reflet des puissances finan-

*La boulimie de nos contemporains pour l'information immédiate et l'avènement de l'éditeur citoyen » signeraient-ils la mort du journaliste ? Loin s'en faut. Ce qui est à reconstruire, c'est la confiance du public à son égard. Le besoin de professionnels aptes à distinguer le vrai du faux est plus que jamais prononcé dans notre monde surinformé.*

cières ou le moteur du débat public, tantôt un piège à mensonges, tantôt le révélateur de vérités cachées.

## Conversation avec le monde

Mais la production, la diffusion et la consommation de l'information ont réalisé, sur la porte d'entrée du XXI<sup>e</sup> siècle, une véritable révolution culturelle. Nous avons modifié en quelques années tous les codes et les modes de penser le quotidien, d'établir la relation à autrui et à l'événement. Les sites web eux-mêmes ont déjà pris un sérieux coup de vieux !

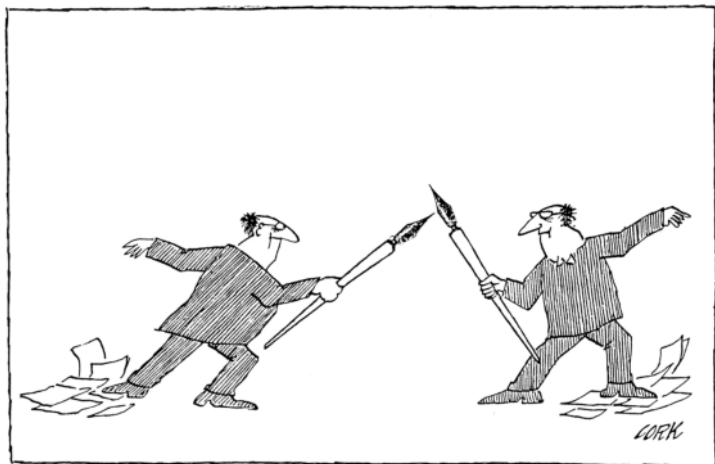
L'information est devenue, en quelque sorte, une conversation avec le monde. Regardez, écoutez, observez vos voisins dans les transports publics : certains liront les informations rapides, genre *20 Minutes*... mais en moins de trois minutes, oreillettes branchées sur quelque iPhone, lorsqu'ils ne se laissent pas envoûter par un fond sonore devenu un tsunami permanent d'infos, de jeux, d'images, de rêves et de rages !

Pas de nostalgie à la papa dans ce constat. Cela n'apporterait ni intelligence ni chance de faire évoluer le mouvement de fond qui nous emporte. Tout n'est pas négatif ! Le smartphone a certainement été, durant les multiples tourments politiques et sociaux de l'année dernière, l'outil rassembleur des « indignés », qui échappaient ainsi non seulement à l'emprise de l'information journalistique mais aux grandes oreilles des armées, des polices, des espions et autres agents qui, d'ailleurs, disposent d'« armes » identiques. Les facilités de contact, l'abolition des distances, la rapidité des transmissions : autant d'avantages qu'il convient de souligner. Chacun est un média ! L'information circule.

Ce qui n'enlève rien à la nécessité de garder le contrôle sur une réalité tellement enveloppante et mouvante qu'elle défie tous les codes traditionnels de bonne conduite. On retiendra à cet égard que la « loi » définie jadis par le sociologue Pierre Bourdieu reste valide : « La vérité des dominants devient celle de tous. » Autrement dit : de l'énorme marché d'informations tissé dans notre vie quotidienne, nous ne retenons en réalité, dans notre comportement, qu'un minimum déterminé par une minorité. Exemples types : la mode des vêtements, le langage des jeunes ou, plus gravement, les préjugés sociaux ou religieux. La célèbre votation sur les minarets en Suisse (septembre 2009) reflétait une peur diffuse. Mais diffusée par qui ?

Au siècle dernier, globalement, les journalistes étaient les passeurs des nouvelles et jouaient le rôle de « filtre professionnel » en imposant l'opinion ou les visions des leaders charismatiques. Cette fonction existe toujours, mais suit les innombrables canaux de la « toile ». Dans une étude fouillée sur l'avenir du journalisme, Eric Scherer, directeur de la stratégie numérique du groupe France

Une époque révolue ?



Télévisions, relève : « Victime de la désacralisation de l'information, le clergé médiatique reste choqué par la fragilité de son autorité et de son influence, par la dissolution de sa légitimité dans le grand vacarme numérique. »<sup>1</sup>

## Rétablir la confiance

Le grand public ne s'est pas détourné des médias. C'est leur relation qui s'est modifiée. Le public a besoin d'être en confiance avec les porteurs de l'information, quels qu'ils soient. Il ne supporte plus l'arrogance et il est demandeur de compétence. La profession doit donc mériter sa confiance, la reconquérir et revoir ses modes de fonctionnement. Cette demande porte des fruits. C'est ainsi que *Yahoo !* applique depuis 2007 des valeurs fondamentales pour traiter l'information et la relation avec son public. Exemples : l'obligation de vérité, une discipline de vérification, rester un observateur indépendant des pouvoirs, fournir une information compréhensible et sans exagération.

Une autre requête très présente dans la mentalité actuelle est l'accès direct, via les médias traditionnels comme les journaux ou grâce aux réseaux sociaux tels que *Facebook* ou *Twitter*, à la connexion avec ses partenaires. Autrefois « l'information "descendait" des pouvoirs et des grands médias vers chaque foyer individuel. Désormais, elle se propage et s'étend parmi des gens connectés entre eux. (...) Le public a vite appris à naviguer, explorer, découvrir, réassembler et publier. Tout le monde est devenu un éditeur ! »<sup>2</sup>

Grâce à Internet, le citoyen accède directement à une masse d'informations quotidiennes impensable il y a tout juste une ou deux décennies, et cela sans intermédiaire, en temps presque réel. Les Canadiens, et pas seulement les jeunes gens, passent en moyenne 18 heures par semaine sur Internet et presque autant devant l'écran TV. Si les jeunes étatsuniens passent en moyenne 7h½ par jour devant un écran, il se trouve aussi 35 % des 65 ans et plus qui usent régulièrement d'Internet. Changement de mentalité majeur, le citoyen veut avoir accès à son informateur. D'où l'usage non seulement privé mais public des blogs, le résultat étant qu'il se créerait et circulerait tous les deux jours autant d'informations et de données dans le monde qu'entre le début de la civilisation humaine et notre époque !

Les journaux connaissent depuis longtemps les lettres de lecteurs et de lectrices. Sans les négliger, on est passé aujourd'hui à la vitesse supérieure : les blogs, les échanges immédiats d'opinion, comme à travers les *sms* qui défilent en bande lors de débats télévisés. La radio est championne en ce domaine : une info, un téléphone d'auditeur dans la minute. Le débat est presque instantané, car dans une heure, l'info sera périmée. Ce n'est pas l'intérêt qui manque, mais le temps qui presse. « Nous sommes *überconnectés* » et entrés dans l'ère de « *l'infobésité* », ironise Eric Scherer en termes quelque peu barbares.

Alors ? Quelle cure d'amaigrissement, ou plutôt... de beauté, peut-on souhaiter non point à la profession du journaliste mais à son public ? Partant du principe, reconnu par tous, que le besoin de communication et d'information, loin d'avoir

1 • Eric Scherer, *A-t-on encore besoin des journalistes ?* Paris, PUF 2011, p. 67.

2 • Idem, p. 2.

faibli, est au contraire monté en puissance, ma réponse est formelle : contrairement à l'opinion reçue, le journalisme a devant lui une tâche sociale à remplir.

## Un service citoyen

L'appétit du public, sa demande de comprendre et d'interpréter l'actualité est intacte. Mais il veut *participer* à la construction de l'opinion et de la « vérité sociale ». <sup>3</sup> Le journaliste peut donner une crédibilité, du sens et des outils de vérification au public. Il peut aussi servir de garde-fou en cas de fausses rumeurs, de délation, discrimination sociale, intrusion dans la vie privée. Car il ne faut pas oublier que le moindre message sur un mobile ou un ordinateur met potentiellement en danger la sphère personnelle. Une fois entrés sur la Toile, sur les réseaux sociaux ou dans l'ancre de monstres comme *Google*, à qui s'adresser pour restaurer, par exemple, une réputation ?

La protection civique fournie par l'information professionnelle du journaliste reste et demeurera un service, un garde-fou social, un lieu de mise en perspective, de possibilité d'enquête, de tri vérifié des nouvelles.

Le journalisme, le professionnalisme apporte sa plus-value de plusieurs manières. Tout d'abord, par un vrai travail de médiateur, de passeur de l'information et d'interprète autorisé. Chacun ne peut pas s'improviser dentiste ou pilote d'avion. Cela s'apprend, le journalisme aussi. Un grand journaliste suisse, Enrico Moresi, vient de quitter la présidence du Conseil de fondation du Conseil suisse de la presse. Il résume parfaitement la mission du journalisme, aujourd'hui plus que jamais : « Servir le citoyen en l'aidant à comprendre un monde de plus en plus compliqué. » <sup>4</sup>

Le journaliste digne de ce nom remplit donc un devoir citoyen et tente d'être le séparateur du bon grain et de l'ivraie. Ses tâches traditionnelles demeurent valides : trier, vérifier, expliquer, évaluer, mettre en perspective, interpréter. Eric Scherer apprécie ce propos d'un journaliste américain perspicace : « L'information est devenue une denrée banale, mais pas la perspicacité ni l'intelligence. » <sup>5</sup>

Extraire l'information vraie, utile, nécessaire, de la gangue de la banalisation ou, pire, du mensonge, n'est certainement pas une vocation commune. Notre époque est entrée dans une course à l'événement. Du plus banal à l'essentiel, du plus étrange au pain quotidien.

Le journaliste est l'un des protagonistes de la « conversation » quotidienne. Son rôle, suggérait le magazine américain *The Economist* dans son édition du 9 juillet 2011, « est d'enrichir cette conversation en fournissant des reportages, du contexte, de l'analyse, des vérifications, et en rendant accessibles les outils et plates-formes permettant aux citoyens ordinaires de participer ». Donc, et contrairement à ce qu'on pouvait croire, le journalisme n'est pas mort ni mourant. Est-ce une bonne ou une mauvaise nouvelle ? A vous de... choisir !

A. L.

3 • Voir la recension du livre de **Didier Bonvin**, *Les théories du complot envahissent le web*, à la p. 42 de ce numéro. (n.d.l.r.)

4 • Réponse d'Enrico Moresi à Christian Campiche, in *Edito-Klartext* (Magazine des professionnels de la presse), n° 6/2011, Bâle/Lausanne, p. 24.

5 • **Eric Scherer**, op. cit., p. 108.



# La fin de l'ordre sacrificiel

## Une nouvelle apocalypse

●●● **Pierre Martin Lamon**, Versoix  
Professeur de philosophie

La Genèse s'ouvre sur le diptyque impressionnant du bonheur d'Adam et Eve au Jardin d'Eden, d'une part, et du crime de sang commis par Caïn sur son frère Abel, d'autre part, après que leurs parents eurent été chassés de leur idyllique lieu d'origine. Désormais, la machine infernale de la violence est lancée.

Le crime de Caïn crie vengeance. Celui-ci ne l'ignore pas et, craignant pour sa vie, le voici qui implore la protection du Seigneur. Protection aussitôt accordée ! Mais de quelle façon Caïn sera-t-il protégé de ceux qui voudraient venger Abel ? Par la menace d'une violence plus grande encore : « Quiconque tuera Caïn, Caïn sera vengé sept fois. »<sup>2</sup>

L'évocation de la montée de la violence ne s'arrête pas en si bon chemin. Lamek, de la descendance de Caïn, reconnaît s'être vengé sans limite (transgressant la loi restrictive du talion) des torts dont il s'estime victime : « J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure. »<sup>3</sup> Lamek, pressentant qu'on le poursuivra pour ce crime, conclut le discours adressé à ses femmes par la formulation de ce qui pourrait bien constituer une loi de l'histoire de l'humanité, le déchaînement potentiellement infini de la violence : « Oui, Caïn sera vengé sept fois, mais Lamek soixante-dix-sept fois sept fois. »<sup>4</sup> Spirale infinie de la violence...

Il convient de prendre ce qualificatif à la lettre, car la violence paraît ne pas rencontrer de borne dans sa chute en aval - propagation indéterminée, intensification exponentielle, jusqu'à l'anéantissement des deux adversaires - et ne pas trouver de point d'origine dans sa régression vers l'amont. La violence est orpheline de son commencement. Elle se déploie toujours sur une chaîne ininterrompue de représailles. En clair : « L'agresseur a toujours déjà été agressé. (...) Les gens ont toujours l'impression que l'autre est le premier à attaquer, que ce n'est jamais eux qui ont

*2012 serait l'année (une de plus...) de l'apocalypse. Notre Terre et tous ses habitants seraient livrés à la violence suprême des forces de l'Univers. A côté d'un tel risque, les dangers « quotidiens » du monde (cataclysmes climatiques, crises financières, massacres...) paraissent mineurs. C'est oublier que le caractère infini et exponentiel de la violence humaine porte une charge destructrice d'une puissance aussi redoutable que celle de l'énergie cosmique ! Rappel de la théorie de la violence de René Girard, réajustée par Paul Dumouchel, à la lumière de l'inefficacité des systèmes contemporains de contention de la violence.<sup>1</sup>*

1 • « En accordant une telle importance à la violence, René Girard a saisi quelque chose de capital dans notre vie commune : le rôle bien souvent invisible mais fondamental de celle-ci pour comprendre le monde social et politique qui est le nôtre » : **Paul Dumouchel**, in *Philosophie magazine*, hors série consacré à René Girard, novembre 2011. Les réflexions qui vont suivre s'inspirent largement de ces deux auteurs : **René Girard**, *La violence et le sacré* (1972) Paris, Hachette/Pluriel 1998, 486 p., et **Paul Dumouchel**, *Le Sacrifice inutile, essai sur la violence politique*, Paris, Flammarion 2011, 322 p.

2 • Gn 4,15.

3 • Gn 4,23, Gn 4,24.

4 • **René Girard**, *Achever Clausewitz* (2007), Paris, Flammarion 2011, pp. 53-54.

commencé. »<sup>5</sup> En un mot : la violence semble courir sur une ligne ou sur une spirale, dont le point d'origine se perd dans la nuit des temps et dont le terme risque bien de s'évanouir à son tour dans une nuit d'apocalypse.

## Des causes

Ce constat conduit à des interrogations-clés sur certains aspects de la condition humaine, mais également sur la situation que l'humanité doit présentement assumer - si tant est qu'elle veuille se survivre à elle-même... Il s'agit donc là d'une question radicale, déterminante. Maîtriser, freiner, conjurer, voire stopper la violence a été et est encore nécessaire, aujourd'hui plus que jamais, en raison même du caractère illimité de la violence. Tâche de Sisyphe, il est vrai, sans cesse à reprendre, si l'on veut éviter que le rocher ne roule définitivement sur la ligne de la plus forte pente vers le point bas le plus bas !

Pour la mener à bien, il faut au préalable se demander par quels mécanismes se constitue le mouvement infini de la violence. Puis, comment l'expansion de la violence a réussi à être maîtrisée, globalement parlant, par nos lointains ancêtres, et comment la société moderne réussit à la conjurer à son tour.

La théorie girardienne du mimétisme donne une réponse saisissante au problème de l'origine de la violence. Pour René Girard, à la suite de Platon et d'Aristote qui en avaient déjà fait l'observation, les êtres humains se construisent en imitant les membres de leur entourage. Langage, attitudes, comportements, gestes, réactions, tout cela s'apprend par imitation. Aristote va jusqu'à dire que l'homme est un être qui fait preuve d'une extraordinaire capacité d'imitation.

Seulement voilà, Girard fait remarquer que ni Platon ni Aristote ne semblent avoir relevé le fait que les humains s'imitent aussi les uns les autres dans leurs gestes d'appropriation, en d'autres termes qu'ils tendent à vouloir se procurer les mêmes biens matériels (richesse, confort...), les mêmes places, le même pouvoir - en famille, dans les entreprises, en politique - la même reconnaissance, les mêmes honneurs, la même renommée...

Girard va plus loin encore. Ce *mimétisme d'appropriation* ne concerne pas seulement les gestes ou les actions « visibles », manifestes, mais s'applique également aux désirs : on n'imité pas seulement ce que les autres font, on ne se contente pas d'esquisser machinalement les mêmes gestes, de copier leurs attitudes, leurs comportements, fussent-ils d'appropriation : on les suit jusque dans leurs envies. On se prend à *mimer leurs désirs mêmes*.

Le désir ne surgit pas spontanément de notre « intériorité profonde ». Il est « flottant », telle une énergie libre, sans objectif déterminé, sans destination précise. Pour élire un « objet » (matériel, symbolique, amoureux...) le désir se « calque » pour ainsi dire sur le désir d'un tiers, que Girard appelle le « médiateur ». Selon la théorie girardienne, c'est donc par mimétisme que le désir trouve son chemin dans le dédale des objets qui s'offrent à lui.

On comprend aisément que le désir mimétique conduit inévitablement au conflit. Quand deux mains se tendent vers la même chose, naissent comme par nécessité chamailles, bagarres et autres types de situations conflictuelles plus graves : guerres, génocides, massacres...

5 • Idem.

Mais le point extrême du mécanisme de la violence est atteint lorsque la rivalité devient elle-même objet d'imitation : on se met à frapper, par exemple, uniquement parce qu'on voit les autres en train de le faire. L'objet ou l'enjeu de la bataille n'est plus l'acquisition d'un objet, mais le gain de la bataille elle-même ; celle-ci devient le centre unique de toutes les convoitises.

On connaît le déroulement de certaines échauffourées dans les stades. Une poignée d'individus se chamaillent pour une raison sans importance, puis d'autres sont peu à peu entraînés dans la succession des repréailles et finissent par ne plus savoir, au fond, pourquoi ils se battent. L'important réside dans le seul fait de se battre, de rendre coup pour coup, de ne pas en laisser un seul sans réplique...

## Des remèdes

Face à cette spirale infinie de la violence, des régulations spontanées ou conscientes ont été mises en place pour assurer la survie du genre humain.

Du côté des « spontanées », Girard en discerne plus particulièrement une : la régulation par le sacrifice et les rites sacrificiels. Cette régulation appartient, dit Girard, au monde antique (grosso modo préchrétien). Le mécanisme sacrificiel consiste essentiellement, pour un groupe d'humains, à déverser toute sa violence sur une victime qu'on appelle « bouc émissaire ». La convergence de toutes les hostilités en direction de la victime arbitrairement élue, conver-

gence qui découle du fait de l'imitation violente réciproque de tous les membres du groupe, délivre celui-ci des hostilités intestines qui menacent de le détruire.

Il n'y a de paix dans un groupe, une communauté, que là où ce groupe, cette communauté, réussit à désigner et à combattre un ennemi si bien nommé « commun ». Quand il veut lever les dernières réticences du tribunal réuni pour condamner Jésus, Caïphe exprime en toute clarté cette vérité politique élémentaire : « Il est dans votre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple, et que la nation entière ne périsse pas. » Sans victime émissaire ou son substitut (par exemple : un ennemi politique, un pays voisin), une collectivité en vient assez rapidement à s'entredéchirer.

Avec la fondation de l'Etat et la théorie du contrat, le monde moderne a mis en place une nouvelle forme de régulation de la violence. Hobbes, Locke, Rousseau ont tenté de formaliser les clauses de ce contrat. Chaque individu, dit par

« Orange mécanique » de Stanley Kubrick (1971) ou l'échec d'une technique anti-violence, sans rédemption



exemple Hobbes, renonce à se défendre lui-même contre les agressions dont il pourrait être menacé ; il renonce également à se venger des torts qu'il a subis. C'est à l'Etat qu'il confie désormais le soin de le protéger contre ses ennemis du dedans comme du dehors (Etats étrangers). Dès lors, l'Etat devient, selon la formule de Max Weber, « le seul détenteur de la violence légitime ».

Dans un tel cadre juridico-politique, ce n'est donc plus le mécanisme émissaire-sacrificiel qui préside à l'apaisement de la violence (ce mécanisme ne joue plus un rôle véritablement efficace de réconciliation au sein des sociétés modernes) mais les institutions politiques, via le droit et la justice.

### Inefficacité du sacrifice

Ce point de vue est partiellement contesté par Paul Dumouchel dans son dernier ouvrage, *Le Sacrifice inutile, essai sur la violence politique*.<sup>6</sup> L'auteur y analyse l'histoire récente de la violence dans les relations intra- et internationales. Il soutient la thèse selon laquelle le mécanisme émissaire, loin d'avoir été totalement évincé par l'Etat moderne, « formate » encore, pour une bonne part, quoique avec plus ou moins de discrétion, les conduites que celui-ci adopte, tant à l'égard de ses propres citoyens qu'à l'égard de pays tiers.

L'auteur rappelle, par exemple, comment les principaux Etats européens (France, Grande-Bretagne, Allemagne, pour ne mentionner que ceux-là), aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles en particulier, ont conjuré leur violence à l'intérieur de leurs espaces nationaux en se livrant à des guerres réciproques d'une cruauté inouïe (à peine pensable aujourd'hui

pour de jeunes Européens participant au programme universitaire Erasmus), mais en ouvrant aussi un espace colonial de « non-nations » qui ont pu servir d'exutoire à la violence.

Carl Sigler l'a bien compris dans son *Essai sur la colonisation* (Paris 1907), cité par Aimé Césaire<sup>7</sup> : « Les pays neufs [les colonies] sont un vaste champ ouvert aux activités individuelles violentes qui, dans les métropoles, se heurteraient à certains préjugés, à une conception sage et réglée de la vie, et qui, aux colonies, peuvent se développer plus librement et mieux affirmer, par la suite, leur valeur. Ainsi les colonies peuvent, à un certain point, servir de soupape de sûreté à la société moderne. Cette utilité, serait-elle la seule, est immense. »

Certes, comme le souligne Paul Dumouchel, « il n'y a plus d'espace sacrificiel extérieur au domaine des nations ». <sup>8</sup> En d'autres termes, aucun Etat ne déclare plus aujourd'hui vouloir « sacrifier », c'est-à-dire anéantir, un autre Etat. Mais, poursuit-il, il s'effectue aujourd'hui de nouveaux transferts de violence, à l'intérieur même des Etats, comme si ces derniers ne pouvaient se passer d'ennemis à combattre, et donc de victimes émissaires, pour consolider leur fonction de « seuls détenteurs de la violence légitime ».

Les Etats modernes contemporains manifestent une tendance plus que fâcheuse (euphémisme) à se découvrir et à pourchasser des « ennemis de l'intérieur », c'est-à-dire le plus souvent

6 • Voir note 1.

7 • Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme* 1955, Paris, Présence africaine 2004, pp. 21-22. Ce texte sert d'ouverture au chapitre 3 de l'ouvrage de Paul Dumouchel, op. cit., p. 139.

8 • *Philosophie magazine*, op. cit., p. 52.

des groupes ou des individus déclarés indésirables : islamistes assimilés à des terroristes, Roms « délinquants », requérants d'asile systématiquement soupçonnés de trafic de drogue, réfugiés-menteurs-profiteurs, opposants politiques accusés de violer la souveraineté de l'Etat (comme en Libye il n'y a pas si longtemps et comme en Syrie actuellement). Beaucoup d'Etats ne remplissent donc plus leur devoir de protection auprès des habitants de leur territoire. Bien plus : ils se font « le pire ennemi de la population civile. »<sup>9</sup>

Le « sacrifice » ainsi pratiqué se révèle inefficace : les Etats parviennent de plus en plus difficilement à se consolider autour de la condamnation des « ennemis de l'intérieur », comme cela s'est vu lors du « printemps arabe » de cette année, où les dirigeants-tyrannodictateurs, c'est selon, n'ont pas réussi à mobiliser les foules contre les prétendus « ennemis de la nation ». Evénements qui synthétisent de manière saisissante à la fois l'échec du système sacrificiel (que les Etats tentent en vain de réactiver en sacrifiant, en « immolant » pour ainsi dire, une partie de leurs citoyens) et du système contractuel, fondateur des Etats modernes, contrat que ceux-ci peinent à respecter. « L'ordre juridico-politique va connaître le même délitement que l'ordre sacrificiel » diagnostique Benoît Chantre, exprimant ainsi, d'un seul tenant, la conviction de Girard et la sienne propre.<sup>10</sup>

## Point d'instabilité

Nous vivons donc une situation de catastrophe au sens de la « théorie mathématique des catastrophes », c'est-à-dire une situation éminemment instable, où tout peut soudainement basculer soit du côté de la destruction des systèmes politiques existants (sacrificiels ou contractuels), soit du côté de l'émergence de nouveaux modèles.

« Le vieil ordre sacrificiel et son avatar politique achèvent de se décomposer », poursuit Benoît Chantre, qui fait remarquer toutefois que « le lent délitement des vieux modèles va de pair avec l'avènement d'un nouveau monde ».

Délitement-avènement... Le concept de ce double mouvement (effondrement/innovation) porte un nom précis, d'origine théologique : Apocalypse !

P. M. L.

## 50 ans après Vatican II

Journée d'études bilingue de la Faculté de théologie de Fribourg et du Centre interdiocésain de formation théologique

**Mercredi 7 mars, de 9h à 17h**  
**Université de Fribourg, aula Magna**  
*Entrée libre*

Avec :

- Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême
- Gilles Routhier, professeur de théologie pratique à l'Université de Laval - Québec, spécialiste de la réception de Vatican II

*Inscriptions : ☎ 026 300 74 27*  
*François-Xavier Amherdt*  
*francois-xavier.amherdt@unifr.ch*

9 • Paul Dumouchel pense évidemment aux régimes totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle : nazisme, fascisme, communisme, comme le fait remarquer la jaquette de son livre : « Les violences à l'égard des populations civiles, les génocides, nettoyages ethniques ou massacres organisés sont pour l'essentiel perpétrés par des Etats et, dans une large mesure, contre leurs propres citoyens. »

10 • In *Philosophie magazine*, op. cit., p. 77.

# La liberté de l'homme qui prie

## Essais politiques de Bernanos

●●● **Lars Klawonn**, Zurich  
Licencié en Lettres

*Les essais politiques et polémiques de Georges Bernanos durant la Seconde Guerre mondiale sont peu connus par rapport à son œuvre romanesque. Ils traduisent pourtant la résistance de la France libre au nazisme, et, plus largement, l'engagement intemporel du chrétien dans la lutte contre le Mal.*

En juin 1940, en exil au Brésil, l'écrivain français Georges Bernanos se décide à abandonner définitivement toute création romanesque pour se consacrer à une longue série d'articles de guerre, d'abord dans les journaux du Brésil, puis dans ceux de Londres et bientôt d'Alger, auxquels s'ajoutent des prises de parole sur les ondes de la BBC.

Les temps ne sont plus à l'écriture solitaire. Il faut s'engager. En France, l'invasion allemande a commencé, la patrie court à sa perte. Bernanos ayant été soldat pendant la Grande Guerre n'est plus en état de s'enrôler, à cause de son âge certes (il est né en 1888), mais surtout à cause de son infirmité causée par un accident de motocyclette.

Refusant le déshonneur de l'armistice, il donne, dans ses articles, une voix à la France libre, à la France résistante, à la France combattante, au point de recevoir un jour, par câble, dans son vaste domaine en pleine forêt, une ferme sans eau ni électricité à plus de mille kilomètres de Rio, le soutien du Général de Gaulle, qui apporte désormais une plus large diffusion à ses articles.

Son engagement, son combat de la plume, Bernanos le considère comme son devoir d'homme et d'écrivain : « Ma seule et modeste vocation en ce

monde est de parler quand tout le monde se tait. »<sup>1</sup>

Bernanos quitte la France avec toute sa famille en 1938 à destination du Paraguay, puis du Brésil. Exil volontaire. « J'ai quitté mon pays à l'heure où il se reniait. »<sup>2</sup> La politique attentiste et complaisante du gouvernement français à l'égard des dictatures montantes de l'Italie et de l'Espagne, soutenues et approuvées par ses anciens amis de l'Action française autour de Charles Maurras, lui faisait prévoir la déroute morale de sa patrie. Deux mois plus tard, il apprend les accords de Munich, qu'il critique vertement dans *Scandale de la Vérité* (1938).

Monarchiste à ses débuts, radicalement maurassien, collaborateur à l'Action française, il rompt avec son milieu intellectuel et ouvre le feu contre son camp. Il dénonce les crimes des nationalistes espagnols et s'engage en faveur de la France libre contre les systèmes totalitaires qui fondent leur pouvoir

- 1 • *Chemin de la Croix-des-Ames*, Monaco, du Rocher 1987, p. 16. Ce livre rassemble en ordre chronologique les articles de guerre, les conférences, les messages, etc. rédigés par Bernanos au Brésil, entre 1938 et 1945.
- 2 • **Albert Béguin**, *Bernanos par lui-même*, Paris, Seuil, p. 127.



sur la force et sur la contrainte. Dans *La France contre les robots* (1946), il s'attaque à la démocratie qui, par son effet de nivellement des valeurs, engendre la civilisation des machines, ce nouvel ordre totalitaire qui prépare la chosification des peuples et l'organisation rationnelle du monde.

## Une foi incarnée

A travers ces essais se reflète la question de savoir comment la foi chrétienne s'engage dans son temps. Son œuvre politique et polémique, dont les articles de guerre ne sont qu'une partie, répond à une situation politique précise, celle de la France et de l'Europe entre 1931 et 1945. Sa vocation de chrétien engagé dans son temps ajoute à la dimension temporelle de ses textes une dimension éternelle.

Pour Bernanos, écrivain catholique, l'éternel est déjà dans le temporel, l'éternel s'insère dans le charnel. La spiritualité de Bernanos est une spiritualité incarnée. En tant que chrétien, il s'engage du côté de l'homme et pour l'homme, dans la vérité et contre le mensonge ; il s'engage pour l'éternité, car Dieu est ici présent. Il est caché, mais il est présent parmi nous, dans notre vie sur Terre. La voie du Salut commence ici et maintenant, sur la planète Terre.

Dans ses romans, le Mal est omniprésent. Bernanos thématise le Mal, les tentations auxquelles l'homme est exposé et qui provoquent l'autodestruction de sa conscience, la corruption de son âme. Dans son œuvre politique, il démasque le Mal qui s'incarne toujours sous des formes différentes, mouvantes et nouvelles. Ce sont, pour l'écrivain, au-delà des politiques des partis, aussi bien les régimes totalitai-

res que les régimes démocratiques, dont la lâcheté a permis « la honte de Munich », ce pacte avec Hitler, le dirigisme économique et le règne de la masse domestiquée par l'Etat. Il renvoie dos à dos le fascisme, le marxisme et le capitalisme : tous ces systèmes entravent la liberté de l'homme. Quelle est la nature de cette liberté dont nous parle Bernanos ? Il ne s'agit pas de la liberté moderne qu'engendre le culte de l'individu, cette liberté qui incite l'individu à opérer un choix uniquement selon son propre intérêt et à rechercher son bien individuel en l'absence totale du sens du devoir, du dévouement et du sacrifice. Il ne s'agit pas de la liberté de l'homme libéré de son passé, émancipé, comme on dit, sans tabous et transparent jusqu'à la moelle. Il ne s'agit pas de cette liberté pervertie de l'homme qui vit dans le rapport purement horizontal d'une société sans Dieu.

Il s'agit de la liberté de l'homme qui s'agenouille, plein de compassion et d'amour, de l'homme qui s'accepte dans son humilité et dans son humanité, qui vit dans le rapport vertical avec le temps, à la fois dans le temps et hors du temps, en sachant que le meilleur moyen de gagner la partie contre le temps est encore de renoncer dans une certaine mesure à y vivre.

En quoi, l'homme qui prie, l'homme qui se soumet à une force qui le dépasse, est-il libre ? Là aussi, on trouve des réponses chez Bernanos. Pour lui, il n'y a pas de liberté sans conscience. Le risque, l'audace, l'engagement, l'honneur, mais aussi le respect, l'humilité, le sens de la morale, l'amour de la pauvreté, voilà les valeurs chrétiennes permettant à l'homme de faire pleinement usage de sa liberté. D'une liberté d'ailleurs toute relative, qu'il s'agit de

pousser « jusqu'à la dernière limite possible ».

La citation suivante est issue d'un article paru dans une revue ecclésiastique brésilienne en 1943, où est précisée la liberté spécifique de l'écrivain : « Le devoir de l'écrivain est d'abord d'écrire de beaux livres, selon l'idée qu'il se fait de son art et des ressources dont il dispose, sans ménager rien ni personne, car tout livre est un témoignage, et le premier mérite du témoignage est d'être sincère. L'artiste a un regard plus aigu que les autres, et ce qu'on lui demande, ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est qu'il dise ce qu'il voit réellement - non pas ce qu'il désirerait voir, ou ce qu'il lui est ordonné de voir. Si l'artiste ne peut mettre d'accord sa vision et sa foi, qu'il se taise. Dieu ne saurait être honoré - ni l'Eglise servie - par des mensonges. » Et il conclut : « Nous ne pouvons accepter, nous autres écrivains, d'accorder notre témoignage aux circonstances, sous prétexte de favoriser les combinaisons de l'opportunisme [...]. Qu'un religieux soit soumis à cette douloureuse contrainte d'écrire parfois contre sa pensée intime, il y est tenu par son vœu solennel d'obéissance, et nous n'y trouvons rien à reprendre. Mais nous, nous entendons prendre notre risque [...]. Cette liberté, en somme, est le bien de tous, elle profite à tous. »<sup>3</sup>

## Contre le Vatican

*Scandale de la Vérité* est essentiellement un règlement de comptes avec ses anciens compagnons de route. Mais dans un passage il se livre à une véritable diatribe contre les représentants de l'Eglise, peut-être la diatribe la plus cuisante, la plus violente et la plus brutale qu'un homme catholique ait

jamais adressée à son Eglise. Il critique la diplomatie du Vatican, le fait que le pape Pie XI condamne la doctrine nazie mais pas l'agression fasciste en Ethiopie ni le général Franco, qui fait figure de sauveur de la chrétienté alors qu'il pratique une répression sans pitié, le meurtre des innocents, des communions imposées, des confessions forcées.

« Ces gens-là », les prélats politiques, Bernanos les traite, d'imbéciles, d'hypocrites, de farceurs parce qu'ils ne disent pas la vérité tout entière. « J'en ai assez de tous ces mensonges ! On maudit l'idole totalitaire à Berlin, on la tolère à Rome, on l'exalte à Burgos. Est-ce qu'on nous prend pour des imbéciles ? C'est au nom du diable que M. Hitler justifie en Allemagne l'esprit de guerre, mais Mussolini pratique à Rome la même littérature, aux applaudissements du clergé fasciste. »<sup>4</sup>

Dire ces vérités-là, à une époque où quasiment toute la France de droite catholique est derrière son Eglise et l'influence de Maurras à son comble - cette droite dont Bernanos fait partie et qui plus tard va soutenir le Maréchal Pétain et le régime de Vichy - est un véritable coup d'audace.

Ses critiques, si virulentes qu'elles soient, visent toujours la politique, la diplomatie du Vatican, jamais l'Eglise elle-même, qui est pour lui plus une mère, une nourrice qu'une enseignante de dogme et de morale. En attaquant ses représentants, en dénonçant leurs lâches opportunistes qui déshonorent l'Eglise, Bernanos défend l'Eglise con-

3 • « Le rôle de l'écrivain catholique », in *Chemin de la Croix-des-Ames*, op. cit., pp. 615-617.

4 • « Scandale de la Vérité » (1939), in *Bernanos, Essais et écrit de combat I*, Paris, La Pléiade 1971, p. 604.

tre elle-même : « Je connais le parti clérical. Je sais à quel point il manque de cœur et d'honneur. Je ne l'ai jamais confondu avec l'Eglise de Dieu. »<sup>5</sup>

Dans *Nous autres Français*, écrit en 1939, l'écrivain continue de développer le thème de l'homme chrétien libre : « Je dis, je répète, je ne me lasserai pas de proclamer que l'état présent du monde est une honte pour les chrétiens. Le sacrement de baptême leur a-t-il été conféré simplement pour leur permettre de juger de haut, avec mépris, les malheureux incrédules, qui, faute de mieux, poursuivent une entreprise absurde, s'efforcent inutilement d'instaurer, par leurs propres moyens, un royaume de justice sans Justice, une chrétienté sans Christ ? Nous répétons sans cesse, avec les larmes d'impuissance, de paresse et d'orgueil que le monde se déchristianise. Mais le monde n'a pas reçu le Christ - *non pro mundo rogo* - c'est nous qui l'avons reçu pour lui, c'est de nos cœurs que Dieu se retire, c'est nous qui nous déchristianisons, misérables ! »<sup>6</sup>

En même temps, en tant qu'homme libre, Bernanos se sent le devoir de sauver l'honneur de la France. A partir de Jeanne d'Arc dont il s'inspire, celle qui avait répondu à « l'Inquisiteur de la foi » de « s'en remettre à Dieu plutôt qu'aux gens de l'Eglise », Bernanos évoque et invoque la France, pays des hommes libres. La France dont la vocation est de résister contre l'oppression des nations impériales et dictatoriales, pays chrétien qui aime la liberté et qui ne reconnaît qu'un seul ordre, « l'ordre du Christ », qui est de désobéir à toute obéissance aveugle en dehors de la

vocation religieuse, de désobéir au nom de la Vérité et de la Liberté à la contrainte des consciences.

## La Parole en acte

Cette liberté est la Parole en acte, elle est indivisible. Elle ne s'acquiert pas aux tables de négociation, elle s'actualise comme en une sorte de réaction chimique. Elle doit faire corps avec le monde. La liberté n'a qu'une parole, celle de l'engagement. C'est dire l'actualité des dires de Georges Bernanos, entre terrorisme islamiste et contre-révolution arabe. C'est dire aussi l'actuelle lâcheté de l'Europe qui, une fois de plus, cyniquement, assiste aux massacres des peuples sans bouger, en jouant la comédie, la mascarade, la farce des casques bleus et des rétorsions diplomatiques, tel le petit enfant qui s'amuse à combattre la bête immonde avec un pistolet à eau.

L'œuvre de Bernanos donne des réponses à la crise de notre civilisation. Sa vocation de chrétien engagé n'a jamais vacillé. Toute sa vie, il a œuvré pour une renaissance chrétienne. Dans notre société athée et nihiliste, une société qui tolère davantage la pornographie sur les téléphones portables de nos enfants que les croix aux murs de nos salles d'écoles, la voix de Bernanos fait figure de prêcheur dans le désert.

Les Eglises chrétiennes, les forces chrétiennes libres devraient s'en inspirer pour mieux s'armer contre la nouvelle pensée unique qui interdit de parler du Salut de l'homme et de la soif de Dieu. Elles devraient se souvenir que l'Eglise du Christ est une Eglise vivante, et non pas un simple devoir de mémoire.

L. KI.

5 • Ibid., p. 608.

6 • « Nous autres Français » (1939) in *Bernanos, Essais et écrit de combat I*, op. cit., p. 632.

## Responsabilité sociétale

*L'article fondamental du provincial Pierre Emonet s.j. (« Le style jésuite », in choisir, n° 624, décembre 2011) montre quelle durabilité lui a donnée saint Ignace, en plein XVI<sup>e</sup> siècle turbulent. En ce non moins turbulent XXI<sup>e</sup> siècle, cette manière de procéder, en cinq étapes, peut remarquablement s'appliquer à la mise en œuvre de tout le développement durable, dont le Sommet mondial se tiendra à Rio de Janeiro en juin 2012 (Rio+20).*

*Rappelons que la notion de développement durable (DD), mondialement reconnue en 1992 à Rio avec la participation marquante du Suisse Stephan Schmidheiny, a reçu de tous les chefs d'Etat réunis à New York, en 2000, ses huit Objectifs du millénaire pour le développement. Puis, en 2010, après dix ans de discussions planétaires, l'Organisation internationale de normalisation, Genève, a publié la norme ISO 26000 de responsabilité sociétale (RS).*

*Celle-ci est destinée non pas à être certifiée comme les autres normes ISO de qualité et d'environnement, mais à constituer un recueil de directives dont chaque organisation, commerciale ou associative, privée ou publique, et même chaque individu peut se servir pour contribuer au DD par un comportement responsable.*

*Or la démarche en cinq étapes, préconisée par le visionnaire Ignace de Loyola dans ses Exercices, se prête précisément à la mise en œuvre d'ISO 26000 ! Ses trois étapes préparatoires à l'action, puis celle du lancement de l'action, et enfin la réévaluation permanente de ses résultats correspondent à des articles d'ISO 26000. A savoir :*

*- tenir compte de l'historique de l'organisation (art. 3 : appréhender la RS) ;  
- prendre conscience de la valeur ajoutée de l'éthique sociétale (art. 5 : deux pratiques RS fondamentales) ;*

*- estimer l'efficacité de l'action pour les besoins de la société (art. 6 : sept domaines d'actions et attentes) ;  
- lancer et conduire l'action, voie de réalisation de l'homme (art. 7 : intégrer la RS dans l'organisation) ;  
- et enfin examiner le chemin parcouru en vue d'une constante optimisation (art. 7,7 : revoir et améliorer les pratiques RS).*

*En résumé, voici ces caractéristiques. Elles auraient probablement plu à saint Ignace. ISO 26000 :*

*- est l'unique norme internationale qui fournit aux organisations les lignes directrices de la responsabilité sociétale ;*

*- donne un cadre de comportement à tout type d'organisation (entreprises, collectivités, ONG, syndicats...), quels que soient ses domaines d'action et sa taille ;*

*- respecte les grands textes fondateurs internationaux comme la Déclaration universelle des droits humains, les conventions de l'Organisation internationale du travail, etc. ;*

*- n'est pas contraignante et ne peut privilégier aucun groupe d'acteurs mais veut au contraire convenir au plus grand nombre ;*

*- bénéficie du consensus de plus de 90 pays : en France seule, plus de 100 organisations y ont participé !*

**Gabriel Minder**  
Genève

Parmi les sources en langue française, voir ISO26000-en-10-questions.pdf, sous [www.afnor.org](http://www.afnor.org).

# Blackmovie

## Des films inédits à Genève

● ● ● **Patrick Bittar**, Paris  
Réalisateur<sup>1</sup>

Du 17 au 26 février, la treizième édition du festival Blackmovie présente à Genève près de 90 films pour petits et grands. Comme chaque année, sa programmation est résolument « à contre-courant des cinémas uniformisés ». Je n'ai pour ma part visionné que quatre films. En plus d'être ouvertement subjectives, ces critiques ne donnent ainsi qu'un aperçu très limité de la diversité des films proposés. Je ne peux donc que conseiller au lecteur de s'aventurer lui-même à la découverte de ce festival inédit en Suisse.

### Une expérience saisissante

Le Russe Alexandre Sokourov est sans doute le plus important cinéaste contemporain. Après *Moloch*, *Taurus* et *Le Soleil*, *Faust* a été conçu comme le dernier volet d'une tétralogie sur les dictateurs (Hitler, Lénine et Hirohito). Le personnage de cet opus, qui tient plus cette fois de la fiction que de l'histoire (un docteur Faustus aurait existé au XVI<sup>e</sup> siècle), permet à Sokourov de réaliser comme une synthèse de ses méditations précédentes sur le pouvoir et la corruption.

Le cinéaste y conserve néanmoins l'angle personnel, intime qui caractérise son approche des « monstres » de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle. Comme il l'a dit à Venise, où le film a remporté le Lion d'or à la Mostra : « Faust n'est pas une légende, ni un mythe, ce n'est qu'un être humain. »

Le Dr Faust est un savant du XVI<sup>e</sup> siècle allemand qui aime étudier « l'ordre de l'univers, la trajectoire des planètes, la transmutation du métal en or ». Mais pour lui, la science, c'est comme la couture pour les femmes : une occupation, une façon de remplir le vide. Car le secret de la vie lui échappe et il est las, désespéré par l'aporie à laquelle son labeur solitaire aboutit. Le médecin rationaliste semble hermétique au surnaturel, ce qui facilite le travail du Diable, qui le manipule, jusqu'à lui faire échanger son âme contre le savoir absolu et le plaisir des sens.

Sokourov fait du Méphistophélès de Goethe un usurier, Mauritius Müller, vieux monstre arborant un micro-sexe en guise de queue (*ses ailes*, comme il les appelle) sur un corps difforme et affaissé comme un fruit pourri. Anton Adasinskiy, clown et mime de profession, incarne génialement cet être méphitique qui renifle tout. Avec son teint blafard, ses petits gémissements, sa chorégraphie étrange et animale, il est vraiment immonde.

**Faust,**  
d'Alexandre  
Sokourov

1 • [www.oraetlabora.net](http://www.oraetlabora.net). Voir d'autres chroniques de Patrick Bittar sur <http://patrickbittar.blogspot.com>.

### Night Fishing, de Park Chan-wook

Dans une Renaissance réaliste, odorante et étouffante, Sokourov nous fait déambuler comme dans un cauchemar. Au chaos intime de Faust, correspond le chaos extérieur où il erre, ballotté par l'infâme Mauritius : une atmosphère de fin du monde où l'intimité n'existe pas, où l'on se parle pardessus, où l'on se heurte constamment, où les corps s'étreignent maladroitement, les foules se battent, les estomacs crient famine... « La conscience européenne voulait absolument extérioriser "la zone de culpabilité" en mettant tout sur le compte du Méphistophélès ou du Diable et déresponsabiliser ainsi l'homme, dit Sokourov. Mais nous comprenons aujourd'hui que l'homme est capable d'atteindre un plus grand degré d'abomination que le diable lui-même. »

L'ironie de la petite histoire, c'est que *Faust* a été intégralement financé par des fonds publics russes, grâce à l'intervention personnelle... de Poutine !

Exercice difficile que celui de la critique d'une œuvre de Sokourov, toujours si mystérieuse et profonde. Voir un de ses films est une expérience sensuelle singulière, qui relève de la transe tranquille et lancinante, un voyage stupéfiant dans un univers plein de beautés et de trouvailles. On retrouve dans ce film sa pâte de plasticien hors pair : voix-off intérieure comme murmurée, images déformées, subtil accompagnement orchestral, lumière blanche assez crue, couleurs blafardes. A ce sujet, le réalisateur a déclaré : « Le traité des couleurs de Goethe et ses contributions à l'optique m'ont beaucoup aidé aussi pour le langage visuel. » Il faut rendre hommage au directeur de la photographie, le Français Bruno Delbonnel (devenu une star internationale depuis son travail, très laid, sur les films de Jeunet), qui a insisté pour que le film soit tourné en pellicule.

Pourtant Faust m'a moins ravi que d'autres films du « maître russe ». Peut-être parce que leur rythme me laissait le temps de me perdre dans leurs images-tableaux, alors qu'ici le réalisateur nous fait plutôt divaguer dans une fresque-pandémonium où ça parle beaucoup... Mais peu importe. Qui d'autre que lui peut aujourd'hui réaliser une scène comme celle de l'échange de regards amoureux entre Faust et Margarete ? Silence soudain, moment étiré, lumière surnaturelle éclairant le visage de l'Éternel féminin (Isolda Dychauk, comme sortie d'un tableau de Lucas Cranach)...

### Films coréens

*Thirst*, le film précédent de Park Chan-wook, avait obtenu en 2009 le prix du Jury à Cannes : un prêtre catholique y vivait avec difficulté sa condition nouvelle de vampire. Dans le court-métrage *Night Fishing* (30') présenté dans ce festival, c'est un pêcheur dont la prise nocturne - le cadavre d'une femme - va s'avérer moins morte que lui... Vous ne suivez pas ? Moi non plus.

Le film commence comme un clip, avec un groupe qui se dandine dans la nature, un chapeau qui vole ; il poursuit sur le mode *Yuri eiga* (film de fantômes) *light*, avec le pêcheur terrorisé, emmêlé dans ses lignes, en prise avec sa prise macabre (une pop star coréenne, trop hype !) ; puis il nous fait transmigrer au cœur d'un rituel de chamanisme où la naïade accueille l'esprit du pêcheur (mort noyé dans une rivière) afin qu'il communique avec sa famille. J'avoue n'avoir saisi ni l'enjeu de la transe, qui donne lieu à cette séquence fatigante, ni celui du film.



Une fois qu'on a lu au générique que ce que l'on va voir a été filmé avec des iPhones 4 (et non *tourné* puisqu'il a pour le reste bénéficié de tout le matériel professionnel habituel), que restait-il ? Pas grand-chose, sinon une sorte de film-ectoplasme dont sont apparemment friands les insomniaques des pays du Matin calme et du Soleil levant... et les jurys de festival, puisque le film a obtenu l'Ours d'Or du meilleur court-métrage au festival de Berlin. Cela dit, si vous n'avez pas eu la chance de voir les films *low-cost* de Lynch, von Trier, Cavalier ou Panahi, vous pressentirez, avec ce court-métrage, que le cinéma est de moins en moins tributaire de gros moyens techniques.

Et si vous n'avez toujours pas compris, un autre film coréen du festival se charge de vous le rappeler. Dans *Arirang*, le réalisateur Kim Ki-duk fait cette fois-ci la pub pour un appareil photo Canon, le 5D Mark II, avec lequel il a réalisé le film. « Normalement il faut 30 à 40 personnes pour faire un film », dit-il. « Pas besoin de caméra sophistiquée, de lumière. » Très bien, mais pour faire quoi ? « Je veux juste faire un film, peu importe quoi. » Soit. Ça sera une sorte de journal intime. Au début, on partage tant bien que mal le quotidien solitaire, confiné et obsessionnel d'un cinquantenaire évoluant dans un chalet envahi par toutes sortes de conduits bricolés et une tente de survie. Il faut déjà supporter la manière : la coquetterie des *jump cuts* du montage ; les sons récurrents agaçants, comme celui de la fermeture Eclair de la tente ou le petit grésillement non identifié, s'apparentant à celui d'un disque dur qui mouline constamment. Et puis, il y a la matière. Kim Ki-duk se coiffe. Kim Ki-duk mange toutes sortes

d'aliments peu ragoûtants avec force bruits d'absorption et en écoutant la radio. Kim Ki-duk fait ses besoins dans la neige. Kim Ki-duk se décoiffe, fait fondre de la neige sur un poêle, se fait une queue de cheval, boit de l'alcool, se prépare un café avec une machine bricolée. Kim Ki-duk regarde la caméra et dit : « Action ». Kim Ki-duk interroge : « Kim Ki-Duk, que faites-vous ? Quel est votre problème ? Pourquoi vous ne faites plus de film ? » Kim Ki-duk répond : « Je ne peux plus faire des films, alors je me filme. »

Puis intervient une connaissance qui tente de le secouer : « Tu appelles ça vivre ? » Et l'on apprend qu'en 2008, lors du tournage de *Dream*, son actrice principale a failli mourir dans une scène de pendaison. Elle a été sauvée in extremis par le réalisateur qui l'a détachée de sa potence. Moment de bascule, pour *Arirang* aussi : me voilà soudain touché par l'expérience de ce metteur en scène et ses questionnements fondamentaux. « J'étais responsable (...) Est-ce que je dois continuer à faire des films ? Qu'est ce qu'un film ? » Le sien en tous cas aurait dû s'arrêter là, car la suite sombre dans la complaisance. Il pleure, se regarde pleurer et se trouve « bien », entonne *Arirang*, une chanson « que les Coréens chantent quand ils se sentent tristes », sanglote en visionnant un de ses films, braille encore « A-ri-i-rang », remercie les festivals qui lui ont permis de se faire un nom... Et *Arirang* d'obtenir le prix *Un certain regard* à Cannes.

## Chronique intime

Après *Arirang*, *Attenberg*. Après la chanson traditionnelle coréenne, les tubes sixties de Françoise Hardy. Ces chansons accompagnent les scènes

*Arirang*,  
de Kim Ki-duk

**Attenberg,  
d'Athina Rachel  
Tsangari**

les plus réussies de ce film grec et surtout en donnent le ton : à la fois « vert » et mélancolique, enlevé et déprimé... On sent l'énergie de la jeunesse (c'est le premier long-métrage distribué de la réalisatrice Athina Tsangari), mais dans un horizon bouché par des cheminées d'usine et littéralement plombé (dominantes gris bleutés et rouilles).

C'est l'histoire de Marina qui chante « tous les garçons et les filles de mon âge savent très bien ce qu'aimer veut dire » et qui va découvrir l'amour physique à 23 ans, alors que son père va mourir. A part ce père architecte avec qui elle entretient une relation de copinage ritualisée, elle n'a qu'une amie, Bella, avec qui elle joue mollement au tennis sous le crachin.

« Car le temps de l'amour, ça vous met au cœur beaucoup de chaleur et de bonheur. » Ce refrain arrive à la fin comme une touche ironique de plus, dans ce film singulièrement dénué de sentiments forts (attraction, passion, tendresse), où tout est assez froid et affecté. Certaines scènes rappellent les

cours de théâtre, notamment la première, où Bella apprend à Marina le *french kiss*. Le jeu n'est pas réaliste, la forme est stylisée : elles sont de profil sur un mur blanc, les mains derrière le dos, les langues ostensiblement maladroites. Le ton insolite capte immédiatement l'intérêt. L'humour est bienvenu après les deux films coréens !

J'ai été sous le charme d'Ariane Labed, une Franco-grecque à la voix séduisante, sacrée meilleure actrice à la dernière Mostra de Venise ; son personnage d'inconditionnelle des documentaires de Sir David Attenborough (d'où le titre) ne pouvait que m'être sympathique. J'ai apprécié le caractère non convenu de ses échanges avec Bella, et applaudi à leur première saynète chorégraphiée. Malheureusement, à force de répétition, ces saynètes perdent de leur piquant. Et le film s'enlise dans la morosité, tournant en rond avec Marina qui pousse son père en chaise roulante dans des couloirs d'hôpitaux vides.

Les ultimes réflexions de celui-ci auraient pu conférer au film un relief opportun, résonnant avec l'actualité de la Grèce, « un pays qui a totalement sauté l'ère industrielle, passant des bergers aux bulldozers, des bulldozers aux mines, et des mines directement à l'hystérie petite-bourgeoise. Nous avons construit une colonie industrielle sur les bergeries, et pensions que nous faisons une révolution. » Mais dans cette chronique mi-figue mi-raisin de l'intime, ces propos tombent comme un cheveu sur la soupe méditerranéenne, celle, maussade comme une morne plaine belge, que l'architecte condamné contemple des hauteurs de sa dernière résidence.

**P. B.**

« Attenberg » (2010)



# Vérité des choses, vérité des êtres

●●● **Guy-Th. Bedouelle** o.p., Fribourg

Selon les cinéastes de la Nouvelle Vague, dans les années 1960, on ne pouvait construire un bon film de fiction qu'à partir du moment où il était soutenu par un cadre documentaire rigoureux. Cette intuition que l'imaginaire du cinéma se construit sur une base aussi réaliste que possible est illustrée par une œuvre venue de Turquie, présentée au dernier festival de Cannes qui lui octroie son Grand Prix.

*Il était une fois en Anatolie*, de Nuri Bilge Ceylan, réalisateur d'*Uzak* (2002) et de *Climats* (2006), met en œuvre le moteur le plus puissant de l'œuvre cinématographique : la dynamique d'une recherche, base première des genres les plus emblématiques du cinéma depuis ses origines (le film policier, le road movie, le western). Le spectateur est entraîné, comme malgré lui, vers une destination, à la recherche d'une personne, vers la résolution d'une énigme, pour une action à accomplir.

La première partie de cette œuvre, qui dure plus de deux heures et demie, se situe dans la nature sauvage de l'Anatolie, la partie orientale de la Turquie, un peu difficile à discerner puisque l'action a lieu du coucher du soleil jusqu'à la fin de la nuit, à la recherche d'un cadavre. Il s'agit d'une enquête de police.

Deux voitures suivies d'un fourgon, sous la direction d'un commissaire de

police et d'un procureur, avec des comparses qui encadrent deux suspects patibulaires, dont l'un s'est, semble-t-il, accusé du meurtre, serpentent dans la campagne, à la seule lumière des phares. Il y a aussi un médecin, qui servira d'auxiliaire de justice. Le calme docteur Cemal, le plus silencieux au milieu du brouhaha des conversations de ses compagnons, faites de plaisanteries et de ragots, se révélera le véritable protagoniste du film.

Après trois ou quatre fausses localisations dues au suspect numéro un, qui affirme ne plus reconnaître l'endroit où le cadavre a été enterré parce qu'il était ivre, on finit par y arriver. Le corps est retrouvé entièrement ligoté. Le procureur dicte théâtralement le procès-verbal d'investigation.

Tout est passé devant nous, suffisamment longuement et même fastidieusement pour nous faire sentir le poids de l'ennui qui pèse sur cette enquête où chacun fait son métier en aspirant à rentrer chez lui. Chaque personnage soliloque, exprimant ses douleurs publiques et essayant de cacher ses malheurs privés.

Une pause est décidée pour manger : on mobilise le maire d'un petit village, qui essaye d'en profiter pour extorquer quelques passe-droits aux autorités, tout en étant confus pour la panne d'électricité qui plonge tout le monde

*Il était une fois en Anatolie*, de Nuri Bilge Ceylan

**Le Havre, d'Ari Kaurismäki**

dans la nuit. Mais alors qu'on s'arrange pour apporter des bougies, survient sa fille qui apporte du thé, vision de beauté qui rayonne dans les demi-ténèbres, fragile épiphanie de grâce dans cet univers d'hommes que l'épuisement et la promiscuité rendent peu agréables.

D'ailleurs, dès le matin, le docteur Cernal se rend au hammam pour se libérer de la poussière et de la fatigue. Sa journée commence. Le procureur et lui poursuivent une longue discussion sur le suicide, reçoivent la veuve pour la reconnaissance de la victime. Commence alors l'autopsie, dernière vérité des corps, qui révélera l'horreur du meurtre. Le médecin, par esprit de paix, atténuera le procès-verbal.

Le spectateur est livré à ses propres conjectures à partir d'éléments épars et n'arrive pas à reconstituer vraiment les mobiles et les circonstances du crime, mais ce n'est pas cela qui intéresse le cinéaste. Il a voulu, en scrutant la réalité quotidienne dans sa crudité, arriver à la vérité des êtres, et lentement elle apparaît, dans leur passé douloureux qui affleure, dans leurs incertitudes, dans leurs paroles et leurs silences. Ce film est une magnifique leçon d'humanité.

« Le Havre »  
d'Ari Kaurismäki

**Un conte poétique**

Alors que le cinéaste turc manie le paradoxe de faire apparaître la vérité des êtres par des personnages de fiction, mais dans une armature réaliste et documentaire, Aki Kaurismäki, réalisateur finlandais, a choisi dans *Le Havre* une voie qu'on dirait opposée.

Il s'agit bien aussi d'une recherche, celle d'un adolescent d'Angola, qui débarquant dans le port de Normandie, veut retrouver sa mère à Londres, et celle de la police qui est à ses trousses, comme immigrant clandestin. La problématique est bien d'actualité et l'action se déroule maintenant, mais si on paye bien en euros, on y téléphone encore sur un appareil à cadran. Il y a beaucoup d'improbable dans le film, depuis le métier de cireur de chaussures dans la rue qu'exerce le héros, Marcel Marx, jusqu'aux costumes aux teintes délavées et au cadre du port du Havre dans les années de reconstruction par Augustin Perret. Tout cela fait penser au cinéma populaire français d'antan : son souvenir est d'ailleurs présent par le prénom de la femme de Marx, Arletty, dont la maladie ajoute une touche de mélodrame.

Ajoutez à cela un inspecteur de police qui facilite l'évasion du suspect et une guérison miraculeuse, et vous comprendrez que Kaurismäki a choisi la manière du conte pour délivrer un message de bonté et de pitié. Il fait éclater les cadres du strict réalisme, mais ne renonce pas au ton inimitable d'ironie triste, d'humilité non feinte qui marque son œuvre. La comparaison avec Charlie Chaplin s'impose d'elle-même. Par la dérision et la poésie d'un quotidien insolite, arrive à se glisser un optimisme irréductible aux contradictions de la vie.

**G. B.**

# Regards humanistes

## Diane Arbus et Guo Fengyi

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris  
Historienne de l'art

Les artistes sont des visionnaires, tant ils savent saisir, en apparence objectivement, une réalité qu'ils ont été seuls à voir. Ce don de percevoir ce que d'autres regardent sans voir pourrait définir le talent de la photographe américaine Diane Arbus (1923-1971). Rien n'échappait à son regard, capable de surprendre l'étrangeté dans le flot anonyme des rues de New York où elle réalisa la plupart de ses images. Ses portraits de gens d'une franchise déconcertante vous prennent à la gorge. Ses modèles, il est vrai, n'étaient pas tout à fait ordinaires. Handicapés mentaux, travestis, phénomènes de foires ou familles déshéritées, ils composent un univers tout droit sorti de *Freaks (La monstrueuse parade)*, film culte réalisé par Tod Browning en 1932.

### Une attraction paradoxale

D'où lui venait cette attirance pour les anti-héros et les laissés-pour-compte, à laquelle rien ne la prédisposait ? « Je suis née en haut de l'échelle sociale, dans la bourgeoisie respectable, confiait-elle, mais depuis j'ai fait tout ce que j'ai pu pour dégringoler. » Diane Arbus vivra dans le paradoxe, celui d'un milieu qu'elle quitta en épousant

en 1941 Allan Arbus, également photographe mais dépourvu de fortune, ainsi que celui de son œuvre personnelle, le négatif du monde parfait des magazines *Glamour* et *Vogue* auxquels elle collabora.

Lisette Model, dont elle suivit les cours à la *New School*, contribua à faire émerger cette part sombre d'elle-même. Avant Diane Arbus, la photographe avait traqué les vieillards à la peau flétrie, les obèses, ces composantes de la misère humaine qu'elle transcendait par l'humour. Dépressive, doutant de tout, Diane prolongera la veine humaniste de Lisette Model, dont elle ne retiendra pas l'ironique drôlerie.

Diane Arbus hanta les lieux où elle pouvait camper ces marginaux et se convertit en une sorte de journaliste de terrain et d'investigation. Elle pouvait assister des heures durant aux spectacles du Hubert's Museum, un cirque minable situé en sous-sol de la 42<sup>e</sup> rue. Elle y demeurait immobile, observant ces acteurs qu'elle tentait de convaincre de poser pour elle.

Elle ne versa pas dans la sociologie, bien qu'elle ait réalisé des séries consacrées au cirque, aux malades mentaux et aux camps de nudistes. Ses rencontres ne s'attachaient qu'au singulier. Percer les apparences, être le

*Diane Arbus*  
Au Fotomuseum de Winterthur, du 3 mars au 27 mai.

révéléateur des âmes les plus secrètes, telles étaient les visées de son objectif. Pour cette raison sans doute, elle privilégia le visage dans un strict face-à-face, comme dans *Jeune homme au canotier attendant de défiler en faveur de la guerre* (NYC, 1967). Elle n'éluéda pas les regards frontaux, celui par exemple du jeune travesti en bigoudis qu'elle photographia chez lui, à New York, en 1966. Avec lui, comme avec cette riche Américaine en fourrure, dans une élégance qui n'est plus ni de son âge ni de sa corpulence, on est au plus près du visage dont on perçoit la brillance et les pores de l'épiderme.

Par l'introspection de ses cadrages, on pénètre en l'autre : « ...ce monde entre ce que vous voulez que les gens sachent de vous et ce que vous ne pouvez pas les empêcher de savoir. Je veux dire que si vous observez la réalité d'assez près, si d'une façon ou d'une autre vous la découvrez vraiment, la réalité devient fantastique. »

Dans « ce monde », le modèle était souvent saisi dans sa solitude, les objets dont il s'entourait dénonçant le

dénuement matériel, l'absence de rêve et d'idéal. Diane donnait la parole aux choses, des papiers peints aux sapins de Noël en plastique, qu'elle convertissait en acteurs pathétiques d'une tragédie humaine. Ce sont les vêtements du dimanche de *Young Brooklyn Family going for a Sunday out in NYC* (1966), les masques de carnaval portés par des mongoliens ou le maquillage outrancier d'une Portoricaine (*Puerto Rican Woman with a Beauty Mask*, 1965) qui en disent le plus de la réalité à laquelle l'homme tente d'échapper. Ils sont les misérables oripeaux qui livrent les espoirs secrets, les rêves enfouis et le désir de fuir ce que l'on est.

## Dans sa vérité nue

Diane Arbus n'a jamais eu d'autre volonté que de restituer l'homme dans sa vérité nue. « Tout le monde, disait-elle, a le désir de vouloir donner de soi une certaine image, mais c'en est une tout autre qui apparaît... Vous voyez quelqu'un dans la rue et ce que vous remarquez essentiellement chez lui, c'est la faille. » Cette quête de « soi » la conduisit dans les camps de naturistes, là où disparaît le vêtement et, avec lui, l'image sociale. On y est un corps impitoyablement authentique, qui ne dissimule rien de ses blessures ou de l'œuvre du temps.

La photographe s'est peu intéressée au paysage. L'un des rares qu'elle ait réalisés est celui d'une façade d'immeuble en carton-pâte, esseulée sur la colline d'Hollywood. Cette image est un peu la métaphore de son univers, qui n'a eu de cesse de représenter le vide au-delà du décor de façade.

La découverte de Diane Arbus dans les années '60, au cœur d'une Amérique florissante, eut l'effet d'une bombe.

« Jumelles identiques »,  
Roselle, N.J. 1967





Ses photographies révélèrent ce qui jusqu'alors était occulté, une Amérique de la déviance et de la pauvreté. Elle opposa à la superpuissance américaine, *The Full Circle, Five Portraits of Eccentrics* (publié dans *Harper's Bazaar*, en novembre 1961), images de travestis, de handicapés, de tatoués, de reines de beauté et d'avaleuse de sabres albinos, ces « excentriques » qui refusaient le modèle unique. Diane Arbus éclaira la fragilité morale et l'échec d'une Amérique dont elle incarnait la conscience.

## L'art brut en Chine

Guo Fengyi aurait pu faire partie de cette humanité en marge de Diane Arbus. Ouvrière dans une usine de caoutchouc, Guo naquit en 1942 à Xi'an, dans cet autre monde qu'est la Chine, où elle vécut jusqu'à sa disparition en 2010. Souffrant de crises d'arthrite aiguës, elle fut contrainte d'abandonner son travail à l'âge de 39 ans. L'œuvre créative surgira dix ans plus tard. A la date du 21 mai 1989, le neuvième cahier de son journal intime consignera la réalisation de son premier dessin, auquel suivront près d'un millier d'autres.

Guo Fengyi, comme nombre d'artistes rattachés à l'art brut, observait un protocole pratiquement inchangé : celui d'une technique, le dessin à l'encre de Chine ou à l'acrylique, ainsi que l'adoption d'une composition centrée, dans un format allongé à la manière des kakémonos.<sup>1</sup>

Guo recherchait dans l'art un exutoire à sa douleur et une thérapie, qu'elle associa rapidement à la médecine traditionnelle et au *Qi Gong*. Ces dessins étaient le théâtre d'une culture multiple, mêlant cosmologie traditionnelle et hexagrammes du livre des mutations (*Yi-King*). Elle se réappropriait ainsi, sans préméditation, tout un fond culturel et spirituel, celui du bouddhisme, même si son travail ne renvoyait à aucune source précise : « J'écris d'abord le sujet au milieu du papier, ensuite je le dessine en utilisant le *Qi* (énergie vitale). Avant de commencer, je ne sais pas à quoi cela va ressembler ; c'est après l'achèvement que je découvre ce que c'est. Je dessine une chose car je ne la connais pas ; je dessine pour savoir. » On pourrait presque invoquer le surréalisme ou la psychanalyse, tant son processus d'exécution relevait de l'automatisme. Guo Fengyi déclarait être inspirée par Bouddha, auquel elle attribuait ses dessins. Elle procédait d'abord au vide et au recueillement, avant de s'abandonner tout entière à ses visions, rejoignant ainsi le climat de mysticisme propre à l'art brut. Elle n'était pas folle et on la situerait plus volontiers dans la catégorie des spirites de l'art brut dont la démarche créative échappe à l'ordre terrestre pour rejoindre l'art magique.

L'intérêt capital de Guo Fengyi dépasse son œuvre personnelle, au-delà de laquelle on découvre un pan de la création ignoré de la Chine. Comme le souligne Christian Berst, qui lui a consacré une monographie et sa première exposition en France : « Guo Fengyi laisse entrapercevoir une autre territorialité, celle de l'Asie, continent qui n'avait pas encore révélé de personnalité que l'on pouvait rattacher à l'art brut ».<sup>2</sup>

G. N.

expositions

*Guo Fengyi*  
Au Musée de l'art brut,  
Lausanne,  
jusqu'au 26 avril

1 • Peintures sur rouleaux que l'on accroche habituellement à une paroi. (n.d.l.r.)

2 • *Guo Fengyi. Une rhapsodie chinoise*, Paris, Galerie Berst art brut 2010.

# Tranströmer

## Un univers enchanté

●●● **Yvan Mudry**, Lausanne  
Théologien, journaliste, traducteur

Qui l'aurait cru à l'heure du matérialisme triomphant ? Le prix Nobel de littérature 2011 a été attribué à un poète qui parle de Dieu. Maître incontesté de la métaphore, le Suédois Tomas Tranströmer décrit en effet des instants qui sont des portes ouvertes sur « Le Non-Identifié ». <sup>1</sup> Et s'il dit que la foi a « le bras cassé », il se reconnaît porté par une espérance. Quel bonheur de le lire !

Tranströmer, né en 1931, est résolument contemporain dans son vocabulaire. Il évoque villes et voitures, néons, usines, aéroports. Mais lorsqu'il observe le monde, il perçoit encore ce qui échappe désormais à la plupart d'entre nous, enfants de la modernité avancée. Il « sent » que quelque chose se trame parfois dans ce qu'il y a de plus banal, par exemple une averse ou un rayon de soleil.

Le phénomène fait alors événement, <sup>2</sup> comme ce coucher de soleil qui « se coule tel un renard sur les terres ». Du même coup, il transmet un message de vie : il dit que tout n'est pas que matière, ou il rappelle que le passé n'est pas aboli, ou il rend témoignage à la beauté, ou il invite à croire au bonheur. Ainsi pour l'auteur de *Baltiques*, le monde n'est pas une scène vide et désenchantée où rien n'arrive tant que l'homme n'entre pas en action. Il s'y passe « toujours beaucoup plus de choses que nous ne pouvons en supporter », des choses pleines de sens

même si elles sont parfois impossibles à décrypter, comme « les hiéroglyphes d'un aboiement ».

Tranströmer perçoit le monde avec son cœur, un cœur tellement habité qu'il entend « une réponse qui vient » jusque dans le silence qui suit la pluie et voit à l'œuvre autour de lui, en toutes circonstances, un « grand courant d'air qui insuffle la vie à certaines flammes et qui en éteint d'autres ».

Une question spirituelle sort spontanément de ses lèvres lorsqu'il aperçoit par exemple des allées d'arbres qui « vacillent sous les rênes du soleil » : « Qui donc a appelé ? » Et la réponse à la question n'est pas « personne », comme en témoigne ce vers d'un autre poème : « Les points d'interrogation chantaient la présence divine. »

En fin de compte, la foi du Suédois relève de l'évidence, d'où ce haïku : « Présence de Dieu. / Une porte close s'est ouverte / dans le tunnel des chants d'oiseaux. » Serein, il peut écrire : « Nous pouvons faire confiance à tout autre chose. A quoi donc ? A autre chose (...) là-bas. »

- 
- 1 • **Tomas Tranströmer**, « Pour les vivants et les morts », in *Baltiques. Œuvres complètes 1954-2004*, Paris, Le Castor Astral 1996 et 2004, p. 297.
  - 2 • Pour une analyse phénoménologique de l'événement, voir l'œuvre de Claude Romano, par exemple *L'aventure temporelle*, Paris, PUF 2010.

Le Scandinave va peut-être plus loin. Il semble dire que le chemin passe par le baptême lorsqu'il affirme, évoquant un bénitier : « Il n'y a de paix qu'à l'intérieur, dans l'eau du vase. » Pour autant, il sait qu'aujourd'hui où les églises ont été désertées, l'adhésion à une confession ne va plus de soi. Ces vers le disent mieux que toute prose : « A l'intérieur de l'église : des piliers et des voûtes, blancs comme du plâtre, comme la bande de plâtre sur le bras cassé de la foi. » « Qui a l'adresse ? / Ne le sais pas. Mais c'est là que nous allons », dit-il encore. Voilà donc la communauté dont il fait partie : « Nous sommes dans l'Eglise du mutisme, dans une ferveur sans dogmes. »

## Grandeur de l'homme

La réalité ne se réduit pas à ce qui se touche et se voit et, pour Tranströmer comme pour Pascal, « l'homme passe infiniment l'homme ». Ainsi il n'y a pas simple équivalence entre la personne et son corps. « En toi, une voûte s'ouvre sur une voûte, jusqu'à l'infini », écrit le poète. Plus encore, la part invisible de l'être est la plus importante et elle peut parfois, comme par miracle, être observée chez autrui : « Il arrive, mais rarement, que l'un de nous voie vraiment l'autre : quelqu'un apparaît un instant comme sur une photographie,

mais plus distinctement, avec, à l'arrière-plan, quelque chose de plus grand que son ombre. »<sup>3</sup>

Témoin de l'invisible, l'artiste ne s'inscrit pas dans son environnement de la même manière que la majorité des hommes de son temps. Si eux vont et viennent, transformant le monde par leur travail, sa mission à lui est différente : il s'agit d'être là où il est, d'être « là et nulle part ailleurs », en conservant cette attitude « comme lorsqu'on porte un vase rempli jusqu'à ras bord et qu'on ne doit rien renverser ». Et pour accomplir sa tâche, il doit être à la fois actif et passif, employé qu'il est « par la Grande Mémoire à vivre en cet instant ».

On comprend qu'ainsi écartelé, le poète se demande « où suis-je ? qui suis-je ? » et écrit : « Au moment de ME découvrir, / JE m'effaçais et un trou se creusait / et je tombais dedans », comme le mystique.<sup>4</sup> Mais s'il n'a pas accès à soi et ne décide pas vraiment de son chemin, il ne doute pas que sa vie a un sens. Il peut donc témoigner comme les plus grands auteurs spirituels : « Personne ne décide où je vais, et encore moins moi-même, mais chaque pas se fait là où il faut. »

Quelle leçon de confiance pour tous ceux qui doutent ou désespèrent ! Une leçon doublée d'une invitation à affiner ses capacités perceptives, pour devenir capable de déceler ces événements porteurs de sens transcendant dont le quotidien est parsemé - et à lire de la poésie, même si on n'aime plus cet art aujourd'hui où l'on erre « dans les ruines de la parole ».<sup>5</sup>

Y. M.

3 • L'intuition de Tranströmer rejoint ici celle d'un autre Prix Nobel de littérature, **Maurice Maeterlinck**, qui écrit : « Nous vivons à côté de notre véritable vie » (*Le trésor des humbles*, Bruxelles, Labor 1986, p. 41).

4 • « Profond abîme que l'homme ! » écrit saint Augustin, *Les confessions*, IV,14, Paris, Garnier 1964, p. 80.

5 • **Yves Bonnefoy**, *Les planches courbes*, Paris, Mercure de France 2001, p. 78.

# Les violents ravissent le ciel

Giovanni Papini

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
Ecrivain, traducteur

Voici un de ces livres qui justifient l'existence des éditeurs - du temps où l'édition était encore l'artillerie de la pensée, comme disait Rivarol -, des libraires et, si l'on y tient absolument, de la littérature - bien qu'ici il n'en soit pas question. Voici un de ces livres qu'il est opportun de lire ou de relire, car c'est une nourriture du Ciel et non de la Terre, une nourriture pour ceux qui sur la Terre, au cours de leur voyage vers leur patrie céleste, sont en butte aux embûches du Démon. Je parle de *l'Histoire du Christ* de Giovanni Papini, ce livre qui nous ramène aux origines de notre foi et de notre religion.

Il y a du Bloy dans Papini. Il fait partie de ces affamés, de ces déçus, de ces mendiants dévoreurs qui se jettent sur l'Évangile et sur le Christ comme des chiens sur des os. Mais n'est-ce pas pour eux avant tout, pour ces violents, que le Christ est venu ? Ah ! certes, leur Dieu n'est pas celui d'Aristote et des philosophes, mais bien plutôt celui que Pascal désignait comme le Dieu imprévisible, mystérieux et caché d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, enfin le Dieu vivant dont l'esprit souffle où il veut et dont la grâce tombe à l'improviste.

Qu'on est loin du Jésus d'un François Mauriac, de ce jeune homme riche de l'Évangile qui ne peut franchir le pas, de

cet Atys encore à peine débarbouillé des baisers de Cybèle ! Et plus encore de ce Jésus de Renan qui aurait dû le faire trembler, le renverser, le terrasser, et qu'il a, lui, mis de proportion avec les éventails des mauvaises chrétiennes du XIX<sup>e</sup> siècle ! Je parle des fausses *Thaïs* et des fausses *Marie-Magdeleine*, accommodées au goût sulpicien du cher Massenet. Là nulle virilité de tempérament, nulle ombre de musculature dans ces talents mous, efféminés, sentimentaux.

Au contraire, Papini prend son sujet à bras-le-corps, s'y meurtrit le cœur, s'y ensanglante les mains. C'est l'œuvre d'un homme qui est en train de couler et qui se raccroche à la planche du salut. *Ave Crux unica spes*. Un homme qui revient de loin, des ténèbres de l'athéisme. Et il faut dire merci à l'athéisme quand il fait éclore de telles conversions.

Celui qui après avoir été loin et violemment dans l'athéisme le rejette, celui-là ira loin en sens contraire. Car il portera partout sa violence avec lui, son besoin d'étreindre non des chimères, mais des certitudes, non des nuées décoratives, mais le Dieu vivant, non du peut-être, de l'à-peu-près, du oui et non, mais du sûr. Tout est conduit à son terme, à sa consommation finale. Le vin est tiré, il

faut le boire, l'histoire a débuté, il faut l'achever, le cerf est débusqué, il faut l'abattre. Car les Ecritures doivent être accomplies.

## La lumière de l'Évangile

A une lettre d'un de ses amis qui le somme de se convertir, de s'approcher des sacrements, d'accepter l'Église romaine, Papini répond le 3 mars 1920 : « Je suis arrivé à l'Évangile, je suis arrivé au Christ, et j'y suis arrivé tout seul après de longs débats intérieurs. Mais je ne puis concilier cet amour que j'éprouve pour le Christ avec l'obéissance absolue à l'Église, parce que celle-ci - traite-moi de protestant tant qu'il te plaira - me semble trop éloignée de l'esprit du Jésus des Évangiles. »

Cela dit, écrire une *Vie du Christ* est une entreprise délicate. Car après la perfection toute divine et la simplicité lapidaire et comme voilée des évangélistes, ces poètes de Dieu qui ne disent que le strict nécessaire et surtout rien pour exciter la curiosité des hommes toujours gourmands d'anecdotes, qu'ajouter qui n'ait l'air sinon d'un crime de lèse-majesté, du moins d'un acte prétentieux et surtout redondant ?

Là n'est toutefois pas le plus grave des écueils. Le plus grave, c'est quand on cherche à expliquer, car expliquer, c'est rabaisser, c'est banaliser le mystère et réduire la distance qui nous sépare de Dieu et que seul le Christ a pu combler. C'est mettre de l'humain sur du divin.

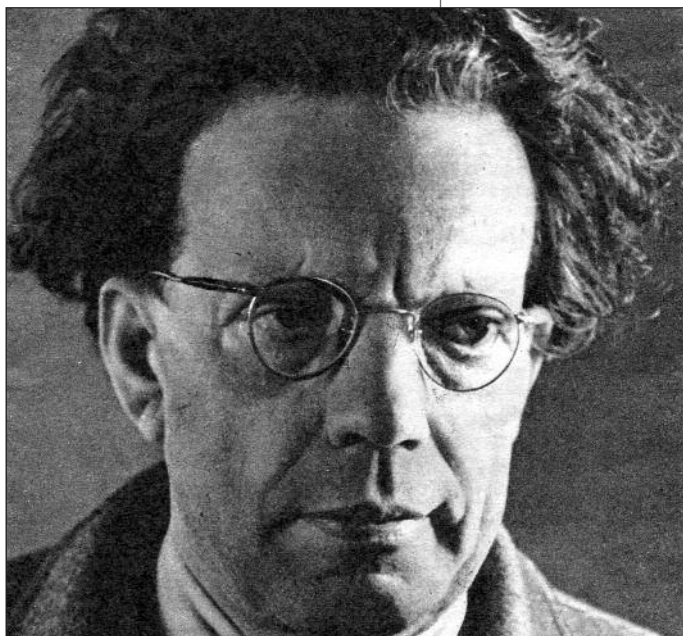
Ainsi Papini semble-t-il laisser dans l'ombre le terrible : « Comprend celui à qui il a été donné de comprendre », qui revient comme un leitmotiv dans l'Évangile - toujours pour marquer que les voies de Dieu ne sont pas les voies de l'homme -, sans doute jugé par trop élitaire pour des oreilles contemporai-

nes, qui, pour le coup, ne comprendraient plus rien, et qui, bien sûr, n'est pas de mise dans la bouche de feu d'un converti de fraîche date qui écrit pour convertir à son tour. Car il faut bien que les incendies se propagent.

Il y a un ton dans les Évangiles, une couleur, une lumière, une atmosphère que seuls quelques peintres ou quelques musiciens sont parvenus à rendre. En littérature je ne vois que Dostoïevski, et au cinéma Pasolini. Un ton, une couleur, une atmosphère qui ne sont déjà plus dans saint Paul, qui n'est que presse et véhémence.

Quelque chose de la majesté, de la terreur et de la suavité divine s'est perdu. Ici c'est le maître qui parle, là le serviteur, le messenger. Ici le Dieu (quoique fait homme) mais Dieu tout de même. Là le pécheur, l'homme qui tombe et se relève. Le climat de l'Évangile est un climat d'extase, de terreur. On est dans le Royaume. Saint Paul, lui, bâtit l'Église, même s'il annonce le Royaume. Et

Giovanni Papini



cette distinction deviendra une pierre d'achoppement pour plusieurs, pour beaucoup même, quand les temps seront accomplis.

(Je fais ici une parenthèse qui n'a qu'un lointain rapport avec notre sujet, mais puisqu'il s'agit après tout d'une histoire du Christ, comment ne pas imaginer ce qu'aurait pu être une telle histoire racontée par Chesterton ? Sans doute eût-elle pris les couleurs du merveilleux.)

## Le Christ et l'Eglise

Rendons grâce à Papini de n'avoir pas dissocié le Christ de l'Eglise, le chef, du corps. Certes il a bien marqué que l'Evangile n'est pas l'Eglise, mais il ne les a pas séparés, opposés, ce qui pour certains esprits est une grande tentation, je dirais presque la tentation des tentations.

L'Eglise avec son appareil, son apparat, son administration pesante, sa liturgie, ses offices, semble bien éloignée en effet de la course ailée des apôtres pressés de répandre aux quatre coins de l'Empire la divine parole. Mais n'est-ce pas nous qui la regardons avec des yeux humains, trop humains ? Certains sont allés jusqu'à dire qu'elle nous voilait le visage du Rédempteur, elle qui, par le ministère de ses innombrables prêtres, l'immole encore sur ses autels tous les jours que Dieu fait pour nous le donner à manger, afin que nous n'en mourions pas de faim, étant comme nous passante sur la Terre et citoyenne du Ciel.

Non, quoiqu'il puisse lui en coûter, Papini ne dissocie pas le Christ de l'Eglise, la perle de l'écrin, sachant que sans l'écrin, l'Evangile non seulement n'eût pas été transmis mais surtout n'eût pas acquis son autorité et son sceau divin. (Et je ne crois pas non plus qu'il se serait permis le distinguo que

faisait un autre catholique, Graham Greene, entre foi et croyance, donnant sa foi à Dieu et réservant sa croyance à l'Eglise au gré de son inclination à lui.) Sans Eglise pour définir la foi, il n'y aurait jamais eu deux chrétiens et il eût été même impossible de pratiquer la charité. Sans foi commune ou communion dans la même foi, le christianisme eût été impossible. Il y eût eu autant d'Eglises que d'individus, comme chez les protestants. Chacun eût été son propre pape et son propre interprète. Ainsi on a par exemple un William Blake qui, dans son *Evangile éternel*, présente l'image d'ailleurs très séduisante d'un Christ contre les Eglises, sans se rendre bien compte que le protestantisme, dont il est le fils, au lieu d'abolir l'Eglise la multiplie à l'infini. Bien qu'il soit également vrai que Jésus et ses premiers disciples se soient dressés contre la Synagogue, figure de l'Eglise à venir. Mais il a bien fallu qu'il y eût rupture et que l'Ancien Testament cédât au Nouveau...

Papini, tout comme Bloy, Verlaine, Claudel ou autres Bernanos qui ont gardé la foi (car la garder est encore plus difficile que l'acquérir ou l'avoir reçue toute faite des mains de ses parents et de ses maîtres), prend l'Evangile à la lettre. Il ne finasse pas avec lui. Il ne recourt pas à l'exégèse pour en atténuer les sévérités et en limer les duretés. Il sait que le Christ a dit que « celui qui ne quitte pas pour moi sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, sa mère, qui ne hait pas sa propre vie, qui ne se sépare pas de tout ce qu'il possède pour moi ne peut être mon disciple ». Il ne finasse pas, il ne légifère pas sur Dieu, disant « il est ceci et pas cela ». Il attend que Dieu passe jugement sur lui, dans la crainte, l'amour et le tremblement. Le maître commande, le serviteur obéit et prie à genoux.



## Prière au Christ

Dans la prière au Christ qui clôt son livre, Giovanni Papini écrit : « Tu as dit : "Si quelqu'un est seul, je suis avec lui. Qu'il remue la pierre et il me trouvera, qu'il entaille le bois et je suis là." Mais pour te découvrir sous la pierre et dans le bois, il faut la volonté de te chercher et la capacité de te voir. Or, aujourd'hui, les hommes ne veulent pas, ne savent pas te trouver... Nous te prions donc, Christ, nous les renégats, les coupables, nous qui sommes nés hors de notre heure, nous qui nous souvenons encore de toi et qui nous efforçons de vivre comme toi, bien que toujours trop loin de toi ; nous les derniers, les désespérés, revenus des périples et des précipices, nous te prions de redescendre encore une fois parmi les hommes qui te tuèrent et qui te tuent chaque jour, pour nous rendre à tous, meurtris dans les ténèbres, la lumière de la vraie vie.

» Plus d'une fois après la résurrection, tu es apparu aux vivants. A ceux qui croyaient te haïr, à ceux qui t'auraient aimé même si tu n'avais pas été le fils de Dieu, tu as montré ton visage et ta voix leur a parlé. Les ascètes dans les déserts, les cénobites, les saints te virent et t'entendirent, et dès lors ils ne demandèrent plus d'autre grâce que la mort pour se réunir à toi. Tu étais la lumière et la parole sur la route de Paul, feu et sang dans la caverne de François, amour désespéré et parfait dans les cellules de Catherine et de Thérèse. Les saints méritèrent de te voir ; nous damnés, nous invoquons ceux de notre désespérance et de notre désolation. Leurs âmes t'invoquèrent par le pouvoir de l'innocence ; les nôtres crient vers toi du fond de notre faiblesse découragée. N'as-tu pas dit que tu venais pour les infirmes et non les bien portants ?

» Jamais comme aujourd'hui ton message n'a été nécessaire, jamais comme aujourd'hui il ne fut oublié et méprisé. Le règne de Satan est arrivé à son épanouissement et le salut que tous cherchent à tâtons ne peut être que dans ton règne... »

Ces lignes ont été écrites par Papini il y a plus d'un siècle. Comprenons-nous encore les paroles de l'Évangile, qui sont paroles de vie ou de mort, de salut ou de condamnation, ou, nous étant habitués au confort, ce monde-ci nous suffit-il désormais ? Nous contentons-nous de cette vie terrestre, consistant à manger, à boire et à prendre du bon temps tant que nous sommes bien portants et que le cœur nous en dit ? Mais le cœur nous dira-t-il toujours ? Est-ce pour une destinée aussi servile et aussi vile que le Ciel nous a tirés du néant pour ensuite nous y replonger ?

« Le règne de Satan est arrivé », écrit Papini. Satan a toujours gouverné le monde. Il était là quand l'homme a été créé. Il était là quand Jésus a prêché. Il était avec lui dans le désert quand notre Seigneur a été tenté et il était encore là au Golgotha. A tous ces moments-là, il était là de manière presque spectaculaire et comme en personne.

Mais maintenant il n'a plus besoin de se montrer. Il a des délégués partout et qui n'ont évidemment même pas conscience de le servir. Le monde entier s'est identifié à celui qui n'en était jusque-là que le prince. Papini en était si convaincu que, trente ans après avoir écrit son *Histoire du Christ*, il écrivit un autre livre intitulé *Le Diable*.

G. J.

**Giovanni Papini,**  
- *Histoire du Christ*, Paris/Lausanne, De Fallois/L'Age d'Homme 2010, 500 p.  
- *Le Diable*, Paris, Flammarion 1954

# Une sainte moderne

**Claude Plettner,**  
*Chère Thérèse d'Avila,*  
Montrouge, Bayard  
2011, 132 p.

Par des lettres imaginaires destinées à sainte Thérèse d'Avila, Claude Plettner nous fait entrer dans le XVI<sup>e</sup> siècle espagnol et fait des liens entre cette femme exceptionnelle et les femmes d'aujourd'hui. Elle campe le milieu familial de celle qu'elle appelle Teresa et recherche dans ce milieu les origines de son choix de vie : « Entre la peste du couvent et le choléra du mariage, tu as choisi le moindre des maux. »

En cette période de découverte du Nouveau Monde, réservée au sexe masculin, Teresa part elle aussi à la recherche de *terrae incognitae*, les territoires intérieurs. La vie religieuse devient, dès lors, un lieu d'émancipation et non de réduction.

Mais avant que « quelque chose arrive », il y a la maladie. Teresa est une femme qui veut « tenir » au monastère, mais dont tout le corps résiste. Ce n'est que vers la cinquantaine qu'une conversion s'opère : un jour de 1554, elle est « remuée par l'humanité du Christ ». Lorsque croire cesse d'être une suite d'observances extérieures, cesse la guerre contre elle-même.

L'auteure de ces lettres fictives dialogue avec la Madre, de femme à femme, à travers le temps, citant des fragments de ses œuvres en réponse à son propre questionnement. Claude Plettner réussit de cette façon à montrer la modernité d'un texte qui parle d'une Eglise en crise, recroquevillée, divisée et sur la défensive. Elle nous ouvre à l'écriture de celle qui a réélaboré la règle des carmélites pour en retrouver la fraîcheur, de

celle qui a réinventé « le sens du choix de cette vie à part », de cette première femme de l'Histoire qui écrit en JE. Teresa rejoint les préoccupations de toutes les femmes qui cherchent Dieu et particulièrement des théologiennes d'aujourd'hui.

Entreprenante, toujours en chemin pour fonder ses monastères, elle a su se protéger de l'Inquisition soupçonneuse. Elle a osé ne pas écouter nombre de confesseurs lorsqu'elle estimait qu'ils se mettaient en travers de sa route vers Dieu. Claude Plettner va jusqu'à se demander comment un pape a osé déclarer *Docteur* une femme si peu obéissante et si peu recommandable... L'auteure aborde aussi la prière de la Madre et la représentation qu'elle en donne dans son ouvrage *Les demeures du château intérieur*, sans oublier de parler de ses extases et de ses ravissements : « la foi, cette expérimentation étonnée d'être une demeure habitée ». Evoquant Freud, Lacan et la sexualité, elle prend le contre-pied de tous ceux qui ont étiqueté maladroitement Teresa. La dernière lettre du livre est celle des Sœurs du Carmel de la Paix, à Mazille en Bourgogne, ces femmes du XXI<sup>e</sup> siècle qui ont choisi « par passion la vie monastique et le cercle restreint d'une communauté ». Elles parlent du Christ comme d'un *lien* bien plus fort que celui que les réseaux sociaux proposent sur Internet !

**Anne Deshusses-Raemy**

## ■ Spiritualité

**Carlo Maria Martini**  
**Mon jardin secret***Méditations sur la prière*  
Paris, DDB 2011, 226 p.

Pour ceux et celles qui, chaque jour, s'efforcent d'être fidèles à la prière personnelle, voici un témoignage chargé d'authenticité et de simplicité qui les aidera à progresser sur leur chemin intérieur. Une personnalité de grande qualité, le cardinal Carlo Maria Martini, loin de verser dans des exposés à prétention intellectuelle, accompagne humblement le lecteur en lui rappelant l'importance du climat de toute démarche spirituelle et de son objectif ultime.

A partir de récits et de passages bibliques, l'auteur, bibliste de haut niveau, insiste sur l'apprentissage incessant de la démarche vers Dieu, ceci en stigmatisant les fréquentes déviations de toute prière, comme l'hypocrisie, les incohérences entre le contenu de l'oraison et la pratique quotidienne. Une insistance à propos de « la prière pour les autres » met en lumière que désirer vivre dans le peuple de Dieu, c'est dans le même temps travailler à tisser des liens, des relations fondées sur le respect, l'affection. Avec cet ouvrage, plein de vivacité et de finesse, la « mondanité spirituelle », qui consiste à se mettre soi-même au centre de tout, en prend un sacré coup !

Louis Christiaens

**Annick Rousseau**  
**Chemin vers l'oraison**

Paris, Lethielleux 2011, 120 p.

Ce parcours pédagogique est le fruit d'une expérience personnelle de l'auteure, mère de six enfants et agrégée de philosophie. Il se présente sous la forme de dialogues et propose non seulement un cheminement vers l'oraison, mais un accompagnement pour ceux qui redécouvrent la foi.

Ce qu'il y a de déterminant dans la vie d'oraison, c'est de se rendre présent à la présence de Dieu. Mais pourquoi privilégier l'oraison parmi les formes de prière ? Il ressort clairement du témoignage livré ici, que l'oraison dynamise le choix de s'engager totalement à la suite de Jésus, dans le combat du Règne.

Ces pages sur la prière peuvent aider à lire - dans la prudence - son propre chemin intérieur. Le message délivré au cours de dix étapes, étayées de citations de l'Écriture ou d'auteurs spirituels connus, est porteur d'espérance. Le voyageur qui les parcourra comprendra que la « vie » spirituelle n'est pas un vain mot mais vraiment une dynamique de toute la personne. Elle est fruit de la grâce et a ses exigences : fidélité, régularité, dépassement d'un éventuel sentiment de monotonie et décision de poursuivre la route.

Ce petit livre, de lecture aisée, pourrait aider à redire avec le Curé d'Ars : « Être aimé de Dieu, être uni à Dieu, Vivre pour Dieu : ô belle vie ! »

Monique Desthieux

**François Libermann**  
**Petit traité de la vie intérieure**  
suivi de **Lettres à Eugène Dupont**  
Paris, Arfuyen 2011, 164 p.

Quel singulier parcours de vie que celui de François Libermann, né en 1802 à Saverne en Alsace, juif, fils de rabbin, dont la langue maternelle est le judéo-allemand. Il sera à son décès en 1852 supérieur général des spiritains. Il est considéré comme le second fondateur de cette société missionnaire. Le principe unificateur de la vie de Libermann sera l'oraison conçue comme une relation vivante au Christ, relève le préfacier Paul Coulon, qui présente la vie de Libermann. Le *Petit traité*, qui donne son titre au livre, est en fait un bref écrit d'une dizaine de pages. Quand il traite de l'« Etat d'une âme intérieure », il la décrit « calme, paisible, saintement réfléchie. Elle jouit d'une grande liberté intérieure. Son action est forte et suave. »

Le recueil contient aussi cinq lettres à un jeune confrère, dont la première est un petit traité de spiritualité : « Attendez tout de Jésus et de Marie, mais attendez avec paix, avec douceur et amour », écrit-il à Eugène Dupont. Libermann lui rappelle aussi que « la patience tient de la douceur et de la modération intérieure ; elle est un composé des deux. Elle s'acquiert par les contrariétés. » Des observations et des conseils qui gardent toute leur actualité.

Si ce petit livre donne un aperçu suffisamment net de Libermann et en fait finalement un portrait attachant, l'absence d'une table des matières doit être déplorée.

Jean-Daniel Farine

## ■ Témoignages

### **Michel Bavaud** ***Dieu, ce beau mirage***

Vevey, de l'Aire 2011, 220 p.

Le cours du monde montre-t-il que Dieu est amour ? La beauté de la création et la bonté contenue dans certaines œuvres humaines font pencher la balance vers le oui. Mais le contraire est aussi vrai. « Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire » (Pascal).

En s'appuyant sur ses propres expériences de chrétien engagé dans la société et dans l'Eglise, Michel Bavaud arrive à cette conclusion : Dieu est un beau mirage ; il faut s'en débarrasser, c'est une question d'honnêteté intellectuelle. Il exprime sa déception par rapport aux représentants officiels de Dieu sur Terre (son « personnel ») et, par ricochet, par rapport à Dieu lui-même. S'il semble que ce personnel n'ait pas d'excuses, Dieu en a peut-être, lui, une incontournable : celle de ne pas exister !

La réflexion de Michel Bavaud et sa décision de ne plus croire méritent un profond respect, d'autant plus qu'elles révèlent une souffrance. Celle d'un homme sincère et honnête dans ses engagements et ses décisions, qui regrette de s'être laissé prendre. « C'est l'Eglise qui a entretenu ma foi, c'est aussi l'Eglise qui m'a obligé à me défaire de cette foi, qui s'est déshonorée en ne s'adaptant pas aux nouvelles connaissances. » Au contre-témoignage du personnel terrestre de Dieu, s'ajoute celui de Dieu lui-même, dont le comportement décrit dans la Bible est, pour l'auteur, en dessous de tout humanisme.

La révolte de Michel Bavaud est compréhensible - même si le recenseur ne la partage pas - et donne à penser à propos de Dieu et de l'Eglise. Mais au-delà de tout ce qui est critiquable dans l'Eglise, n'y a-t-il pas en elle des zones de lumière qui compensent ses défaillances ? Poursuivre en l'Eglise et avec elle, en axant son regard sur

ses témoins crédibles, relève au final d'une décision personnelle.

Michel Bavaud est peut-être plus proche du prophète Jérémie qu'il ne le pense : « Tu m'as dupé, Seigneur, et je me suis laissé duper ; tu m'as saisi, et tu l'as emporté » (20,7 Segond). En disant publiquement sa déception, il l'adresse aussi à Dieu. Il est possible que s'ouvre alors un chemin de purification de la foi en Dieu, lequel dépasse nos expériences, nos concepts, nos institutions. « Si tu le comprends, alors il n'est pas Dieu », disait St Augustin. On ne peut que le connaître peu à peu, en marchant avec lui, sur le chemin de l'Evangile.

Stjepan Kusar

### **Père Arthur** ***Ma vérité sur l'exclusion.***

*Les aveux du curé des Roms*  
Paris, Bayard 2011, 140 p.

On se souvient du scandale médiatique suscité par quelques paroles du Père Arthur concernant le président de la République française, lors du renvoi des Roms à l'été 2010. Humblement, le Père accepta les remarques négatives de son entourage. Il livre ici ses aveux, avec la complicité d'un journaliste, non pas pour se justifier mais pour expliquer sa position. Ce livre est une explosion de compassion, qu'on lit avec beaucoup d'émotion.

Handicapé dès son plus jeune âge, celui qu'on nommait à l'école *Jambe de bois* et que sa mère destinait à un apprentissage de cordonnier - « ce sera bien pour toi... tu seras assis » - affirma qu'il voulait être prêtre. Il rejoignit les assomptionnistes, suivit une formation religieuse et universitaire, conscient que ceux qui se destinaient à la prêtrise dans les années '50 auraient à affronter des situations inédites. Passionné par l'infiniment petit, il étudia la physique en même temps que la philosophie.

Alors qu'il devait enseigner dans un lycée de l'Assomption, un contrordre le propulsa à Lille, capitale du catholicisme social, où il noua de solides amitiés et travailla d'arrache-pied. Il obtint ensuite l'autorisation de s'inscrire en physique nucléaire à la Faculté de Jussieu, Paris. Commença alors une autre aventure, celle d'une expérience de communauté auprès du monde scientifique, qui sera un succès.

S'en suivront d'autres : celle d'aumônier de prison, d'aumônier des rues en milieu des prostitué(e)s, des exclus, des Roms, des bateliers où il célébra chaque jour l'eucharistie sur son bateau *Je sers*. Il se rendit compte alors qu'il s'était laissé emporter par le jeu médiatique, que cette aventure du *Je sers* était devenue son affaire personnelle. Il décida par humilité d'y mettre un terme.

Le Père Arthur confie ici ses moments de solitude, ses angoisses, son admiration pour l'Abbé Pierre, pour le Frère Roger Schutz, Jean Vanier, Mgr Gaillot, Lola, Hugues. Le livre se termine avec un aveu sur ce qu'il appelle son « état de prière ». Un autre homme que *choisir* connaît bien, Georges Haldas, avait parlé, lui, d'état de poésie. Entre ces deux êtres peu ordinaires, un pont est jeté.

Marie-Luce Dayer

## Société

**Jan Marejko**

***Le libéralisme est mort, vive le libéralisme !***

Genève, Slatkine 2011, 176 p.

Loin de toute idéologie partisane, Jan Marejko présente les raisons de la mort du libéralisme. Progressiste lorsqu'il s'attaquait aux cléricatismes politiques et religieux et libérait l'individu des servitudes économiques héritées d'un passé révolu, le libéralisme est mort, pris au piège de la confusion entre le savoir, la jouissance et le pouvoir.

Du coup, les lumières de la raison sont devenues des lucioles au service d'un utilitarisme à courte vue. La croissance économique lui sert de religion, le travail de reconnaissance, le pouvoir de passe-droit. Le marché, la techno-science et toutes les institutions humaines, dont l'Etat, se présentent comme les moyens absolus d'atteindre une satisfaction toujours fuyante et prennent la place de la finalité qui donne sens à la vie.

Au centre de ce tableau impressionniste, le philosophe place, comme un point de fuite qui organise personnages et décors, une belle analyse de la révolution protestante qui sauvegarde la gratuité nécessaire à l'avancée de l'humanité. Aucune recette, donc, pas plus l'économie de marché que

l'économie administrée. Mais une approche fine, au service d'une éthique fondée sur le désir que l'auteur qualifie d'un mot nouveau, le désir « thymotique ». Ce désir thymotique ne s'enferme pas dans la quête désespérée des besoins, qui croissent au fur et à mesure que nous nous les approprions par la technique et la politique.

Chemin faisant, mille aspects de la modernité sont éclairés comme par des flashes de vive lumière : le travail, les valeurs, la puissance publique, les atouts de l'Amérique, les droits de l'être humain. Ce livre agréable à lire fait apparaître un libéralisme inédit. L'individu, que le vieux libéralisme isolait dans une idée fausse de volonté souveraine, se trouve placé ailleurs, dans le monde risqué d'une conscience informée par les appels du monde présent.

Etienne Perrot

**Philippe Gottraux et Cécile Péchu**

***Militants de l'UDC***

*La diversité sociale et politique des engagés*  
Lausanne, Antipodes 2011, 304 p.

Fruit d'une étude universitaire financée par le FNRS (Fonds national de la recherche scientifique), cet ouvrage se penche sur des militants UDC, tant à Zurich qu'en Suisse romande. Les chercheurs ont opté pour la méthode dite qualitative, soit des interviews approfondies d'une vingtaine de militants, dont on tire l'analyse.

L'étude a classé ces militants par « types » : populaires, déclassés, anti-européens, etc. Il en ressort une pluralité de profils, confirmée par les données socioprofessionnelles des interviewés à la fin du livre. Une majorité de ces militants ont fait des études supérieures, voire universitaires, alors que l'on s'attendrait peut-être à n'y voir que des individus à faible formation (comme dans les anciens partis nationalistes-xénophobes). D'où la volonté des analystes de montrer que l'on n'est pas en face de perdants ou de passésistes : l'une des données les plus intéressantes de l'ouvrage.

Face à la question des étrangers, les visions sont également très variées. Toutefois, une agrégation se fait autour du sentiment de « dégradation du monde », de l'importance du mérite, de l'« hostilité au libéralisme culturel » (comprenez des mœurs), ainsi que d'une « logique du soupçon » vis-à-vis des

étrangers et des « profiteurs » du système social. Il est peu fait mention par contre de la problématique de l'identité nationale et des mutations des valeurs, pôles de l'UDC. Tout au plus parle-t-on d'un « attachement défensif à la Suisse » (que voilà un jugement de valeur !).

Relevons un tic de certains chercheurs en sciences sociales : des extraits d'interviews retranscrits littéralement (*et moi, je... oui, je...*), ce qui n'est pas preuve d'objectivité, mais accroît la banalisation de certains propos...

Valérie Bory

**Didier Bonvin**

**Les théories du complot envahissent le Web**

*Du 11 septembre à WikiLeaks : l'ère du doute*

Lausanne, Favre 2011, 158 p.

Voici un petit ouvrage au titre et au sous-titre parfaitement choisis car traduisant bien son contenu. Le journaliste web suisse Didier Bonvin s'exprime en connaisseur : il est organisateur du *Conspiracy Film Festival* à Lausanne, premier du genre.

Sur les dix chapitres de son livre, neuf sont consacrés au traitement par les internautes de « machinations » politiques, économiques ou religieuses. Certaines sont fantaisistes, voire délirantes (mais au succès impressionnant), d'autres, à l'existence fortement étayée, clairement déstabilisantes (11 septembre, *climategate*...). Car le courant des « complotistes » surfe sur des questions réelles, sur des faits troublants, sur des réponses officielles insuffisantes ou carrément intenable. Parmi les empêcheurs de tourner en rond, on trouve des hackers bien sûr (dont Julian Assange avec *WikiLeaks*), mais aussi des journalistes, des scientifiques, des artistes, etc.

Didier Bonvin montre comment et pourquoi « le 11 septembre restera l'événement fondateur, l'acte de naissance des théories du complot modernes ». Le doute par rapport aux explications officielles s'est instauré, tout comme après l'assassinat de J.F. Kennedy. Différence de taille entre les deux événements : l'existence du Web, un support magistral de la guerre de l'information. Si les médias traditionnels se révèlent souvent de simples outils de transmission des

dières des institutions, le « journalisme citoyen » et la surinformation qui en découle poussent le bouchon dans l'autre sens : tout devient matière à doute. On vogue entre paranoïa et essor du débat démocratique. Une ambivalence parfaitement mise en valeur par cet ouvrage, qui ne propose aucune réponse sur un plateau aux questions survolées. A lire, sans aucun doute.

Lucienne Bittar

**Jean-Jacques Langendorf**

**Capitulation ou volonté de défense ?**

*La Suisse face à un défi*

Yens-sur-Morges, Cabédita 2011, 140 p.

Jurassien d'origine, l'auteur de ce manifeste au titre provocateur est devenu un éminent spécialiste de l'histoire militaire. Dans cet essai, il interroge les citoyens suisses sur leur capacité à réfléchir sur les nouvelles formes de terrorisme, de conflits armés, de révolutions sociales.

Certes, la belle réputation de la Confédération helvétique n'est pas mise en cause et les louanges ne manquent pas. Qui ne reconnaîtrait pas les merveilles d'un tel espace politique et économique, marqué par la stabilité grâce au savoir-faire, au travail et à la discrétion de ses habitants ? Reste qu'une approche pointue de l'histoire (en particulier la Deuxième Guerre mondiale, la guerre froide, l'Europe en crise, le Moyen-Orient, sans parler de la convoitise de l'eau) conduit à penser que, havre incontestable de paix, la Suisse n'est pas à l'abri de périls et qu'un manque de clairvoyance peut marquer son destin.

Avec la tonalité évidente de courants politiques conservateurs, pour ne pas dire de droite, il s'agit là évidemment d'un plaidoyer pour soutenir une armée forte et efficace. Dans ces quelques pages vigoureuses et remarquablement documentées, un débat de société est ouvert et il concerne tous les citoyens. En d'autres termes, la menace prioritaire qu'il importe d'affronter est celle de ne pas croire à la montée de nouvelles insécurités. La suffisance prétentieuse, fréquemment reprochée à d'autres nations, ne contaminerait-elle pas, en ce moment, bon nombre d'esprits qui se promènent dans l'illusion de croire que la Suisse est aimée alors qu'elle est jalouée ?

Louis Christiaens



**Arènes Jacques**, *La quête spirituelle hier et aujourd'hui. Un point de vue psychanalytique*, Paris, Cerf 2011, 402 p.

**Bellet Maurice**, *Translation*, Montrouge, Bayard 2011, 260 p.

**Bruening Michael W.**, *Le premier champ de bataille du calvinisme. Conflits et Réforme dans le Pays de Vaud. 1528-1559*, Lausanne, Antipodes 2011, 310 p.

**\*\*\*Col.**, *Swiss trading SA. La Suisse, le négoce et la malédiction des matières premières*, Lausanne, D'en bas/Déclaration de Berne 2011, 360 p. [43773]

**\*\*\*Col.**, *Vers une Eglise de la confiance. Les communautés locales au cœur des interrogations humaines*, Paris, Bayard 2011, 262 p. [43790]

**\*\*\*Col.**, *Sélectionner ou accepter ? La vie en devenir face aux diagnostics prénataux et préimplantatoires*, Chêne-Bourg, Médecine et Hygiène 2010, 176 p. [43754]

**\*\*\*Col.**, *Forêts vaudoises*, Lausanne, Favre S.A. 2011, 194 p. [43756]

**\*\*\*Col.**, *Diözesanpriester in der Schweiz. Prognosen, Deutungen, Perspektiven*, Zürich, Theologischer Verlag Zürich 2011, 246 p.

**Cool Michel**, *Conversion au silence. Itinéraire spirituel d'un journaliste*, Paris, Salvator 2011, 221 p.

**Doré Joseph**, *A cause de Jésus. Pourquoi je suis demeuré chrétien et reste catholique*, Paris, Plon 2011, 380 p.

**Feuz Laurent**, *Derniers murmures derrière les murs. Récits*, Lausanne, D'en bas 2011, 92 p.

**Gerassi John**, *Entretiens avec Sartre*, Paris, Grasset 2011, 526 p.

**Gilbert Guy**, *Lutte et aime, là où tu es !* Paris, Philippe Rey 2011, 316 p.

**Gisel Pierre**, *Traiter du religieux à l'université. Une dispute socialement révélatrice*, Lausanne, Antipodes 2011, 174 p.

**Gordon-Lennox Jeltje**, *Funérailles. Cérémonies sur mesure*, Genève, Labor et Fides 2011, 366 p.

**John (Frère de Taizé)**, *Une multitude d'amis. Réimaginer l'Eglise chrétienne à l'heure de la mondialisation*, Taizé, Presses de Taizé 2011, 176 p.

**Lallemant Louis**, *Doctrine spirituelle*, Paris, Desclée de Brouwer 2011, 484 p.

**Le Gendre Olivier**, *L'espérance du cardinal*, Paris, J.-C. Lattès 2011, 320 p.

**Mallet Norbert**, *Chrétien et libre ? Pour une vie morale 100 % matière grâce*, Paris, Desclée de Brouwer 2011, 278 p.

**Mathex Pascale**, *Voyage en forêt tropicale. A la découverte d'un héritage menacé*, Lausanne, Favre S.A. 2011, 176 p.

**Millioud Isabelle**, *La mort accompagnée. La relation humaine, clé des soins palliatifs*, St-Maurice, Saint-Augustin 2011, 130 p.

**Nieuviarts Jacques**, *Traduire la Bible en français. Dossier*, Paris, Cerf 2011, 74 p.

**Quinson Henry**, *Secret des hommes, secret des dieux. L'aventure humaine et spirituelle du film « Des hommes et des dieux »*, Paris, Presses de la Renaissance 2011, 296 p.

**Rastoin Marc**, *Du même sang que Notre Seigneur. Juifs et jésuites au début de la Compagnie de Jésus*, Montrouge, Bayard 2011, 312 p.

**Redalié Yann**, *Deuxième épître aux Thésaloniciens*, Genève, Labor et Fides 2011, 174 p.

**Roduit Olivier**, *La chapelle Notre-Dame du Scex à Saint-Maurice. Histoire et spiritualité*, St-Maurice, Saint-Augustin 2011, 120 p.

**Rouet Albert**, *Vous avez fait de moi un évêque heureux*, Paris, L'Atelier 2011, 176 p.

**Schwab Emmanuel**, *Croire avec Freud ? Quête de l'origine et identité*, Genève, Labor et Fides 2011, 320 p.

**Ziegler Jean**, *Destruction massive. Géopolitique de la faim*, Paris, Seuil 2011, 343 p.

## La question qui tue

Comme beaucoup de gamins de son âge, Nolan a la passion des voitures de course. Il aime aussi les volcans, les dinosaures, le chocolat, les flaques d'eau, jouer à la Wii, embêter les filles, et surtout, poser des questions qui tuent. Vous savez, le genre de questions qu'on espère toujours qu'un enfant ne posera pas, ou qu'il posera à quelqu'un d'autre, ou qu'il posera plus tard, n'importe quand mais pas maintenant, à propos par exemple de cette fameuse petite graine que le papa donne à la maman...

Pour l'heure, cependant, ce ne sont pas les mystères de l'amour qui intéressent Nolan. Ses préoccupations sont d'ordre nettement plus, disons, métaphysique. Ainsi, l'autre soir, il s'est relevé de son lit pour débarquer, en larmes, dans le salon où ses parents regardaient la télévision. Emoi général. Qu'est-ce qui se passe ? Tu as mal au ventre ? Tu as fait un cauchemar ? Non. Rien de tout ça. « J'ai un souci, a expliqué le gosse. Je pense tout le temps à la mort. C'est comment, quand on est mort ? » Prise de court,

Emmanuelle, sa maman, a répondu qu'elle ne savait pas. Tout en se demandant pourquoi ce petit de même pas cinq ans éprouvait de telles affres, à son âge ! A force de le questionner, elle a compris qu'en fait, ce qui tracasse tellement Nolan, c'est la finitude inéluctable de ses parents. Vu que tous les gens meurent, surtout quand ils sont vieux, alors ses parents vont mourir aussi. Emmanuelle a dû le rassurer avec force : « Oui, c'est vrai, tout le monde meurt. Mais moi et papa, on ne va pas mourir maintenant ! Ça ne se passera que dans de très longues années ! On est jeunes, on va vivre encore très longtemps, avec toi et Maël. » Un gros câlin plus tard, Nolan est retourné se coucher, tranquillisé.

Toutefois, la question de la mort continue de le travailler. Elle est revenue sur le tapis, ou plutôt sur la nappe, quelques jours plus tard, alors que nous dînions ensemble tous les deux. Je lui ai confirmé que oui, en effet, on meurt quand on est vieux. Et aussi, parfois, quand on est très malade. Je lui ai confirmé également que ses parents n'étaient ni vieux ni malades. Après quoi, dans le but de lui trans-

*mettre un peu d'espérance, je lui ai dit que quand on est mort, on va au Ciel. Il a eu un haut-le-corps. « Au ciel ? Mais je veux pas aller au ciel, moi ! » J'ai dû affiner le concept. « Bon, ce n'est pas le ciel qu'on voit par la fenêtre, le ciel où volent les avions, c'est un endroit invisible où va l'esprit de ceux qui sont morts. Mais leur corps, lui, on le met dans la terre. Est-ce que tu veux un flan au caramel ? » Par bonheur, il a dit oui. Puis il est allé jouer aux petites voitures dans sa chambre, et moi j'ai poussé un énorme soupir de soulagement. De courte durée. La semaine suivante, Nolan me posait une autre question qui tue : « C'est qui, Dieu ? »*

*Seigneur ! Pourquoi moi ? Pourquoi justement cette question-là ? Pourquoi pas plutôt une question sur la petite graine que le papa donne à la maman ? Mais non. LA grande question. Autant l'avouer tout de suite, j'ai été lamentable. J'ai bafouillé que Dieu, euh, était, euh, quelqu'un, enfin, une personne, enfin, un esprit tout-puissant, qu'on ne voit pas, bien sûr, mais qui existe quand même, et qui nous a tous créés, et qui a créé l'Univers, et qui est comme notre père, tu vois, et qui nous aime très fort. Bref.*

*Nolan n'a pas insisté. Etait-il satisfait de ma réponse ? Mystère. En tout cas moi, je ne l'étais pas. Je ne le suis toujours pas. Je m'en veux à mort de n'avoir pas su répondre. Tout en étant bien consciente qu'en fait, il est impossible de répondre.*

*C'est qui, Dieu ? Je l'ignore. Quand je pense « Dieu », aucune définition ne me vient. Juste une sensation de plénitude infinie, la vision fugitive d'une splendeur, la certitude enfin que l'Univers dont je fais partie est gorgé de vie, de lumière, d'amour, de sens. C'est pourquoi je ne crois pas en Dieu à la suite d'un raisonnement logique, mais parce que l'évidence de son existence me submerge à chaque fois que je contemple le ciel ou que j'écoute une symphonie. Dieu n'est pas un concept ni un objet qu'on pourrait décrire de l'extérieur. Il se révèle et il se vit. Brûlure essentielle. Feu dévoilé, grande aurore sur le monde. Puisse-t-elle nous éblouir tous, grands et petits, en cette apocalyptique année 2012.*

**Gladys Théodoloz**



## Rencontres œcuméniques de carême 2012

### Christianisme et laïcité: affrontement, rencontre ?

**Jeudi 8 mars 2012**  
**à 20h15**

Foyer du Temple de Chêne-Bougeries  
Route de Chêne 153  
**Chêne-Bougeries**

Parking dans le préau de l'école à côté du Temple  
Tram 12, arrêt: Chêne-Bougeries

#### **La foi, oser en parler**



*Antoine Nouis,*  
*pasteur.*

*Directeur du journal*  
*Réforme.*

**Mardi 13 mars 2012**  
**à 20h15**

Salle des Combles  
Ecole primaire de Vandœuvres  
**Vandœuvres**

Parking extérieur et souterrain route de Meinier  
Bus 33, arrêt: Vandœuvres

#### **Religions et laïcité: le face à face**



*P. Albert Longchamp,*  
*jésuite.*

*Directeur de la revue*  
*Choisir.*



*Valentine Rubeli,*  
*Brigitte Kuhnert,*  
*conteuses.*

**Jeudi 22 mars 2012, à 20h15**  
Eglise évangélique, route de la Capite 114  
**Cologne**

Parking sur place / Bus A, arrêt: Rippaz

#### **Des questions qui font grandir**

**Soirée méditative: contes et harpe**



*Rozenn Peron,*  
*harpiste.*

Entrée gratuite

Stand librairie

Collecte à la sortie